

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΤΕΤΑΓΜΕΝΗ

*Συνωδὰ τῷ τελευταίῳ Προγράμματι
τοῦ Ὑπουργείου τῆς Δημοσίας Ἐκπαιδεύσεως*

ΥΠΟ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς ἐν τῷ Α' Γυμνασίῳ Ἀθηνῶν

ΤΟΜΟΣ Α'

ΔΙΑ ΤΗΝ Α' ΤΑΞΙΝ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ.

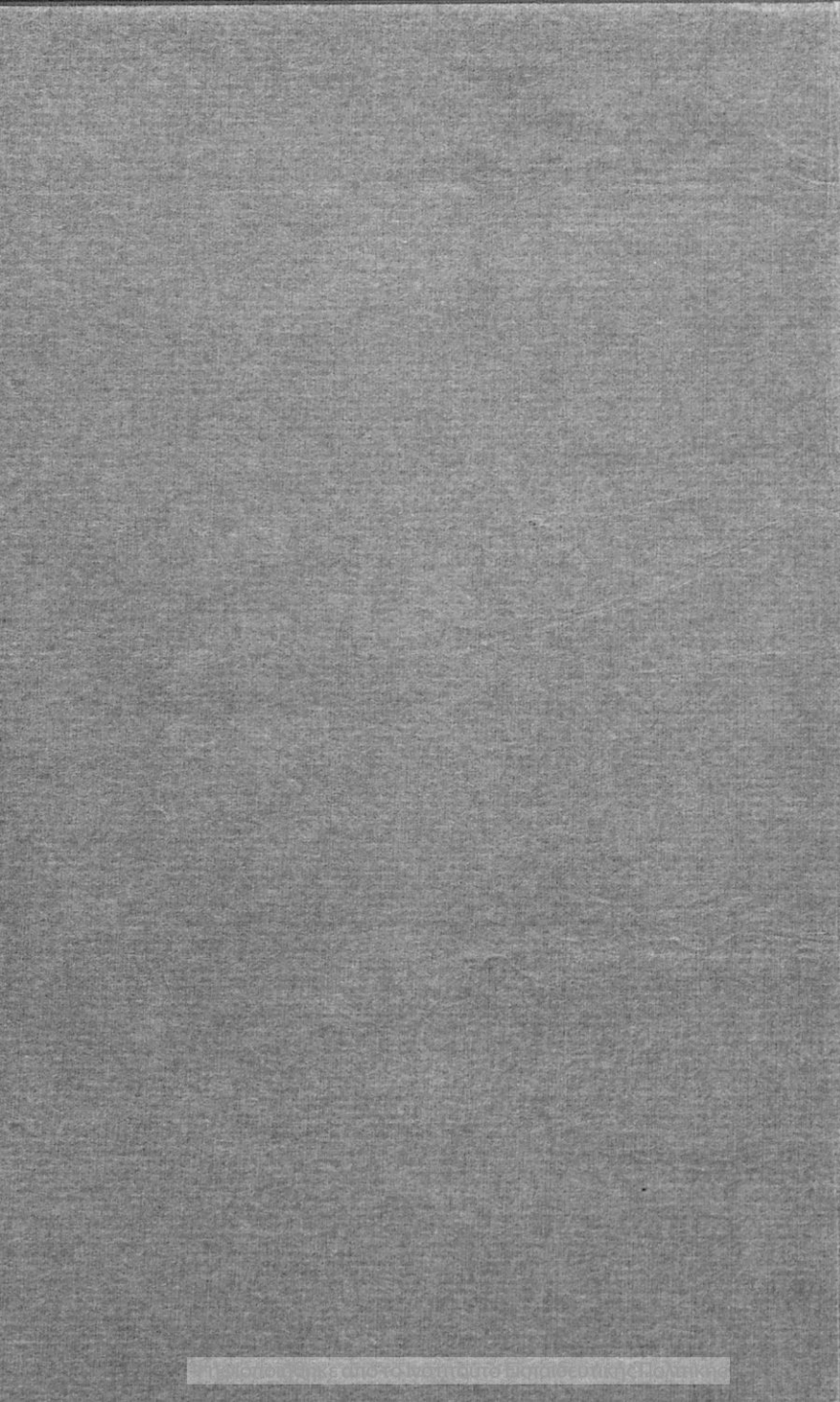
ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ

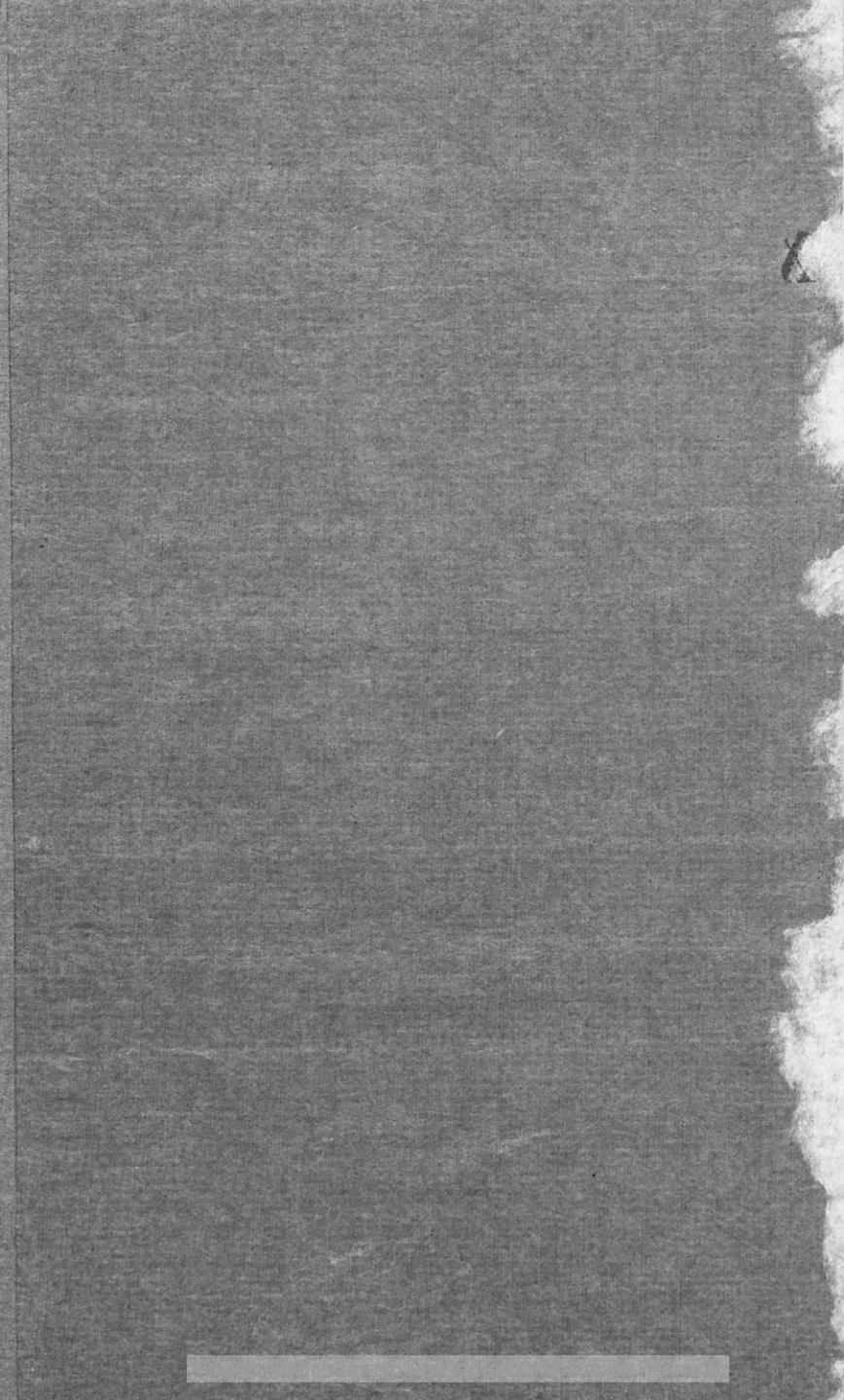
ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ "ΕΣΤΙΑΣ,"

44 — Ὀδὸς Σταδίου — 44

1912

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ
ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ
& Ε. ΚΟΥΚΛΑΡΑ
ΟΔΟΣ ΣΤΑΔΙΟΥ ΑΡΙΘ. 42
ΑΘΗΝΑΙ





1912
ΚΥΠ
ΓΑΛ

ΓΑΛΛΙΚΗ

ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΤΕΤΑΓΜΕΝΗ

*Συνωδὰ τῷ τελευταίῳ Προγράμματι
τοῦ Ὑπουργείου τῆς Δημοσίας Ἐκπαιδεύσεως*

ΥΠΟ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς ἐν τῷ Δ' Γυμνασίῳ Ἀθηνῶν

ΤΟΜΟΣ Α'

*Ναυτιλίου 90/91
25*

ΔΙΑ ΤΗΝ Α' ΤΑΞΙΝ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ
Γ. Ι. ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ
& Ε. ΚΟΥΚΛΑΡΑ
ὈΔΟΣ ΣΤΑΔΙΟΥ ΑΡΙΘ. 42
ΑΘΗΝΑΙ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

Ἐκδοτῆς Ἰωάννης Δ. Κολάρου

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ "ἘΣΤΙΑΣ"

44 — Ὀδὸς Σταδίου — 44

1912

Τὰ γνήσια ἀντίτυπα φέρουσι τὴν κάτωθι ὑπογραφήν
τοῦ συγγραφέως καὶ τὴν σφραγίδα τοῦ Βιβλιοπωλείου
τῆς «Ἑστίας».

Ἑστία



PERRAULT

Ὁ Κάρολος Perrault ἐγεννήθη καὶ ἀπέθανεν ἐν Παρισίοις (1628—1703). Νέος ἔτι, ἐπεχείρησε νὰ γλευάσῃ τὴν ἀρχαιότητα διὰ τινος παροδίας τοῦ 7' βιβλίου τῆς *Αἰνείαδος*, εἶτα ἐδημοσίευσε διάφορα ἔργα μετριώτατα. Τῷ 1670, ὁ Perrault ἐγένετο μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας καὶ ἔμεινεν ἄσῃμος μέχρι τοῦ 1687. Τότε ἀνέγνωσεν εἰς τοὺς συναδέλφους αὐτοῦ ποίημα ἐπιγραφόμενον *le Siècle de Louis le Grand*, ἐνθουσιώδες ἐγκώμιον τῶν νεωτέρων, οὗς ὁ Perrault προετίμα ὅλων τῶν ἀρχαίων ἀνεξαιρέτως. Ἐντεῦθεν ἐγεννήθη ἡ μεγάλη ἔρις ἀρχαίων καὶ νεωτέρων. Ὁ Perrault, ἵνα ὑποστηρίξῃ τὸ θέμα αὐτοῦ, ἔγραψε διαδοχικῶς : *les Parallèles des anciens et des modernes* (1688—1697) καὶ *les Hommes illustres qui ont paru en France pendant le XVII^e siècle* (1697—1701). Ταυτοχρόνως ἠσχολεῖτο γράφων τὰ παραμύθια, ἅτινα εἶχε συλλέξει πρὸς τέρψιν τῶν τέκνων του καὶ ἅτινα ἐδημοσίευσεν ὑπὸ τὸν τίτλον *les Contes de ma mère l'Oye* (1697). Τὰ θελκτικὰ ταῦτα διηγήματα, διακρινόμενα διὰ τὴν χάριν καὶ τὴν ἀφέλειαν αὐτῶν, διέμειναν ὡς ἐν τῶν λαοφιλεστάτων ἔργων τῆς Γαλλικῆς φιλολογίας.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir ; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait *le petit Chaperon Rouge*.

Un jour, sa mère ayant fait des galettes lui dit : Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade ; porte-lui une galette et ce petit

pot de beurre. Le petit Chaperon Rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village.

En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais n'osa, à cause de quelque bûcheron qui était dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit : Je vais voir ma mère-grand et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie.

— Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup. — Oh ! oui, lui dit le petit Chaperon Rouge ; c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. — Eh bien ! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plutôt y sera.

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court ; et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons et à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand : il heurte. Toc, toc. — Qui est là ? — C'est votre fille, le petit Chaperon Rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne

femme, et la dévora en moins de rien, car il y avait plus de trois jours qu' il n' avait mangé.

Ensuite il ferma la porte, et s' alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon Rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte. Toc, toc. — Qui est là? Le petit Chaperon Rouge qui entendit la grosse voix du Loup eut peur d'abord; mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit : C' est votre fille, le petit Chaperon Rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie.

Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix: Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le petit Chaperon Rouge tira la chevillette, et la porte s' ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture : Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon Rouge se déshabille et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé.

Elle lui dit : Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! — C' est pour mieux t'embrasser, ma fille. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! C' est pour mieux courir, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ! — C' est pour mieux écouter, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ! — C' est pour mieux te voir, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ! — C' est pour te manger ! Et, en disant ces mots, le méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon Rouge, et le mangea.

LE PETIT POU CET

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons ; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot, (prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit.) Il était fort petit, et quand il vint au monde il n'était guère plus gros que le pouce : ce qui fit qu'on l'appela *le petit Poucet*.

(Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours le tort.) Cependant il était le plus fin (et le plus avisé) de tous ses frères, et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants.

Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, (le cœur serré de douleur) — Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants, je ne (saurais) les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

— Ah ! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants ? Son mari (avait beau lui représenter) leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir ; elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait

de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant. / Le petit Poucet (ouït) tout ce qu'ils dirent ; car, ayant entendu dedans son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement, et s'était glissé sous l'escabelle de son père pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher, et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. ✓

On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des broussilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup, par un petit sentier détourné. Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. |

Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où ils reviendraient à la maison ; car, en marchant, il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc : Ne craignez point, mes frères ; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis ; suivez-moi seulement. Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent entrer ; mais ils se mirent tout contre la porte pour écouter ce que disaient leur père et leur mère. ✓

✓ Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya

dix écus qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit : Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions ; que font-ils maintenant dans cette forêt ? Hélas ! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés : tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants !

Le bûcheron s'impatienta à la fin : car elle reedit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit. La bûcheronne était tout en pleurs : — Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants ?

Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble : — Nous voilà ! Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : — Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants ! Vous êtes bien las et vous avez bien faim : et toi, Pierrot, comme te voilà crotté ! Viens que je te débarbouille. Ce Pierrot était

son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble.

Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent; mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin et résolurent de les perdre encore, et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait; mais, quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire, lorsque la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient: il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant et les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avait semé partout, où il avait passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette; les oiseaux étaient venus, qui avaient tout mangé. Les voilà donc bien affligés: car

sortir
de la
maison

les
s'enfuirent
par
un
petit

plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent, plus ils s'enfonçaient dans la forêt.

La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils pensaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien: ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin, par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et, lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien; cela le désola.

Cependant, ayant marché quelque temps avec ses frères du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdaient de vue: ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité.

Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit: Hélas! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfants?—Hélas! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères; que ferons-nous? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne

manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous; et, cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange: peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier.

La femme de l'ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu; car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'ogre. Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte: c'était l'ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si l'on avait tiré du vin, et aussitôt il se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui sembla que meilleur.

Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche.—Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous sentez. — Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.—Ah! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi: bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient à propos pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci.

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre.

Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir pitié, les dévo-

rait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce seraient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau : et, en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit :—Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? N'aurez-vous pas assez de temps demain ? — Tais-toi, reprit l'ogre ; ils en seront plus mortifiés.—Mais vous avez encore tant de viande, répond sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon.—Tu as raison, dit l'ogre, donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher.

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper ; mais ils ne purent en manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coupes plus qu'à l'ordinaire : ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père ; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes, mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang. On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête.

Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de

L'ogre mit coucher les sept petits garçons ; après quoi elle alla se coucher auprès de son mari. Le petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et, prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorgé.

La chose réussit comme il l'avait pensé : car l'ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand couteau : — Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles, n'en faisons pas à deux fois. Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères. L'ogre, qui sentit les couronnes d'or : — Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage ! Je vois bien que j'ai bu trop hier au soir.

Il alla ensuite au lit de ses filles, où, ayant senti les petits bonnets des garçons : — Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards : travaillons hardiment. En disant ces mots, il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ses frères et leur dit des ha-

biller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin et sautèrent par-dessus la muraille. Ils coururent toute la nuit, toujours en tremblant et sans savoir où ils allaient.

L'ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme :— Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir. L'ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toujours les femmes en pareilles rencontres).

L'ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle. — Ah ! qu'ai-je fait là ? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure.

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme ; et, l'ayant fait revenir : — Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper. Il se mit en campagne, et après avoir couru de tous côtés, il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait du moindre ruisseau.

Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'ogre deviendrait. L'ogre qui se trouvait fort las du chemin qu'il

avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer ; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés. Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'en eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge.

Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'ogre dormirait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison. Le petit Poucet, s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges ; mais, comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait : de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées. — Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger ; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je suis un affronteur.

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait; car cet ogre ne laissait pas d'être bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que, lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée.

Il alla, disent-ils, trouver le roi, et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui apporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent, s'il en venait à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même; et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait, car le roi le payait parfaitement pour porter ses ordres à l'armée.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise, il acheta des offices de nouvelle création pour ses frères et par là il les établit tous et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

FÉNELON

Ὁ Φενελών, εἰς τῶν διασημοτάτων Γάλλων συγγραφέων, ἐγεννήθη τῷ 1651 ἐν Quercy ἐξ εὐγενοῦς οἰκογενείας. Ἐχὼν παιδιόθεν κλίσιν πρὸς τὸ ἐκκλησιαστικὸν στάδιον, ἐσπούδασε τὴν θεολογίαν, νέος δ' ἔτι ἐδημοσίευσεν τῷ 1687 *Πραγματείας περὶ τῆς ἀνατροφῆς τῶν κορασίων*. Τῷ 1689 ἀνετέθη αὐτῷ ἡ ἀνατροφή τοῦ νεαροῦ δουκὸς τῆς Βουργουνδίας, ἐγγόνου Λουδοβίκου τοῦ ΙΑ', εἰς ἀμοιβὴν δὲ διωρίσθη ἀργότερον ἀρχιεπίσκοπος τοῦ Cambrai.

Κατὰ τὸν χρόνον τῆς ἐκπαιδεύσεως τοῦ δουκὸς τῆς Βουργουνδίας, ὁ Φενελών εἶχε συγγράψει χάριν τοῦ μαθητοῦ αὐτοῦ *Μύθους, Νεκρικοὺς Διαλόγους*, κατὰ μίμησιν τοῦ Λουκιανοῦ, καὶ τὰς *Περιπέτειας τοῦ Τηλεμάχου* (*Les Aventures de Télémaque*), πεζὴν ἐποποιίαν, ἐν ἣ προσωποποιεῖ τὸν μαθητὴν αὐτοῦ ἐν τῷ Τηλεμάχῳ, εἰς ὃν ἀποδίδει τὰς ἀρετὰς καὶ τὰς κακίας τοῦ δουκὸς τῆς Βουργουνδίας καὶ ὑποδεικνύει αὐτῷ τίνας ἀρετὰς ὀφείλει νὰ ἔχῃ καὶ ἀσκήσῃ ὁ ἡγεμών. Ὁ *Τηλεμάχος*, δημοσιευθεὶς λάθρα καὶ ἐν ἀγνοίᾳ τοῦ συγγραφέως, ἐπέσυρεν αὐτῷ τὴν δυσμένειαν Λουδοβίκου τοῦ ΙΑ', ὅστις εἶδεν ἐν τῷ βιβλίῳ ἐκείνῳ ἐπίκρισιν τῆς πολιτείας του. Ὁ Φενελών ἠναγκάσθη νὰ καταλίπῃ τὴν αὐλήν. Ἐξορισθεὶς εἰς τὴν ἀρχιεπισκοπὴν τοῦ Cambrai, διήλθε τὸ ὑπόλοιπον τοῦ βίου αὐτοῦ ἀγαπώμενος καὶ τιμώμενος ὑπὸ πάντων διὰ τὸν ἀποστολικὸν ζῆλον καὶ τὰς ἀγαθοεργίας αὐτοῦ. Ἀπέθανεν τῷ 1715.

Πλὴν τῶν προσημνησενθέντων, ὁ Φενελών ἔγραψε καὶ πλείστα ἄλλα ἔργα, ὧν τὰ κυριώτερα εἰσὶ : *Démonstration de l'existence de Dieu*, *Directions pour la conscience d'un roi*, *Lettres spirituelles*, *Dialogues sur l'éloquence*.

TÉLÉMAQUE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

C' est dans ce lieu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu' alors gouverné sagement les hommes : ils étaient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffraient, dans le Tartare, des

supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissaient, dans les Champs-Élysées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps, qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule ; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras ; ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule

que ces hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux, et elle y entre ; elle les pénètre, et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de joie, comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur ; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes avides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes ; les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une

gloire toute divine est peinte sur leurs visages : mais leur joie n' a rien de folâtre ni d' indécent ; c' est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c' est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son fils qu' elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s' enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant ; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l' ivresse, sans en avoir le trouble et l' aveuglement.

Ils s' entretiennent ensemble de ce qu' ils voient et de ce qu' ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu' ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au travers de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même qui s' unit à eux ; ils voient, ils goûtent ; ils sont heureux, et sentent qu' ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu' une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille siècles écoulés n' ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une

puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

LA VILLE DE TYR

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île : la côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrents, des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus, on voit une vaste forêt de cèdres antiques qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne : c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi qui sèche et qui brûle tout,

ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève, dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toutes les mers. Les marchands y abondent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme

dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, ou à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers ; les femmes ne cessent jamais de filer des laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de ployer les riches étoffes.

XERXÈS ET LÉONIDAS

XERXÈS. Je prétends, Léonidas, te faire un grand honneur. Il ne tient qu'à toi d'être toujours à ma suite sur les bords du Styx.

LÉONIDAS. Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais et pour repousser ta tyrannie. Va chercher tes esclaves et tes flatteurs ; voilà la compagnie qu'il te faut.

XERXÈS. Voyez ce brutal, cet insolent, un gueux qui n'eut jamais que le nom de roi sans autorité, un capitaine de bandits qui n'avait que la cape et l'épée. Quoi ! tu n'as point de honte de te comparer au grand roi ? As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats et la mer de navires ? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait, en un repas, se désaltérer sans faire tarir des rivières ?

LÉONIDAS. Comment oses-tu vanter la multitude de tes troupes ? Trois cents Spartiates que je commandais aux Thermopyles furent tués par ton armée innombrable, sans pouvoir être vaincus ; ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore

ici près ces ombres errant en foule, qui couvrent le rivage ? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et surtout des tiens. C'est la valeur, et non pas le nombre, qui rend invincible.

XERXÈS. Ton action est un coup de fureur et de désespoir.

LÉONIDAS. C'était une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet, cet exemple de courage étonna les Perses, et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée.

XERXÈS. Oh ! que je suis fâché de n'être point entré dans le Péloponèse après avoir ravagé l'Attique ! J'aurais mis en cendres ta Lacédémone comme j'y mis Athènes. Misérable, impudent, je t'aurais...

LÉONIDAS. Ce n'est plus ici le temps ni des injures ni des flatteries ; nous sommes au pays de la vérité. T'imagines-tu donc être encore le grand roi ? Tes trésors sont bien loin ; tu n'as plus de gardes ni d'armée, plus de faste ni de délices ! la louange ne vient plus chatouiller tes oreilles, te voilà nu, seul, prêt à être jugé par Minos. Mais ton ombre est encore bien colère et bien superbe ; tu n'étais pas plus emporté quand tu faisais fouetter la mer. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés, t'en souviens-tu ? que tu fis jeter dans l'Hellespont pour tenir les tempêtes dans ton esclavage ? Plaisant homme, pour dompter la mer ! Tu fus contraint bientôt après de repasser à la hâte en Asie dans

une barque comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature et oublier leurs propres faiblesses.

XERXÈS. Ah ! les rois qui peuvent tout (je le vois bien, mais, hélas ! je le vois trop tard) sont livrés à toutes leurs passions. Hé ! quel moyen, quand on est homme, de résister à sa propre puissance et à la flatterie de tous ceux dont on est entouré ? O quel malheur de naître dans de si grands périls !

LÉONIDAS. Voilà pourquoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse, comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie, et pour faire régner les lois : ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien, sans me permettre de faire du mal.

XERXÈS. Oui, mais tu étais pauvre, sans éclat, sans autorité. Un de mes satrapes était bien plus grand et plus magnifique que toi.

LÉONIDAS. Je n'aurais pas eu de quoi percer le mont Athos comme toi. Je crois même que chacun de tes satrapes volait dans sa province plus d'or et d'argent que nous n'en avons dans toute notre république. Mais nos armes, sans être dorées comme les tiennes, savaient fort bien percer ces hommes lâches et efféminés dont la multitude innombrable te donnait une si vaine confiance.

XERXÈS. Mais enfin, si je fusse entré d'abord dans le Péloponèse, toute la Grèce était dans les fers ; aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

LÉONIDAS. Je le crois, comme tu le dis ; et c'est en quoi je méprise la grande puissance d'un peuple barbare, qui n'est ni instruit ni aguerri. Il manque de

sages conseils ; ou, si on les lui offre, il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles ou trompeurs.

XERXÈS. Les Grecs voulaient faire une muraille pour fermer l'isthme ; mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y entrer.

LÉONIDAS. La muraille n'était pas faite, il est vrai ; mais tu n'étais pas fait pour prévenir ceux qui la voulaient faire. Ta faiblesse fut plus salutaire aux Grecs que leur force.

XERXÈS. Si j'eusse pris cet isthme, j'aurais fait voir...

LÉONIDAS. Tu aurais fait quelque autre faute ; car il fallait que tu en fisses, étant aussi gâté que tu l'étais par la mollesse, par l'orgueil et par la haine des conseils sincères. Tu étais encore plus facile à surprendre que l'isthme.

XERXÈS. Mais je n'étais ni lâche ni méchant, comme tu t'imagines.

LÉONIDAS. Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il n'en devait rester aucun sur la terre avant la fin du siècle, marquent assez ton humanité ; c'est le plus bel endroit de ta vie. Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme.

DIDEROT

Ὁ Diderot, (1713—1784), διάσημος συγγραφεὺς καὶ φιλόσοφος, ἦτο υἱὸς μαχαρισποιοῦ τῆς Langres, ὅστις ἐπεμελήθη μεγάλως τῆς ἀνατροφῆς τοῦ τέκνου του. Νεώτατος ἔτι, ὁ Diderot ἐπεδόθη εἰς τὴν φιλολογίαν καὶ ἔζη ἐκ τῆς ἐργασίας αὐτοῦ παλῶν εἰς τοὺς ἐκδότας μεταφράσεις ἐκ τοῦ Ἀγγλικοῦ, μυθιστορίας, συγγραμμάτια παντὸς εἶδους. Τῷ 1749, ἕνεκα τῶν ἀθεϊστικῶν αὐτοῦ ἰδεῶν, ἐφυλακίσθη ἐπὶ τρίμηνον ἐν Vincennes.

Ἐξελθὼν τῆς εἰρκτῆς, ὁ Diderot ἐπεχείρησε, τῇ συνεργασίᾳ τῶν διασημοτέρων ἀνδρῶν τῆς ἐποχῆς ἐκείνης, τὴν ἐκδοσιν τῆς Ἐγκυκλοπαιδείας, διαρκέσασαν ἐπὶ εἴκοσιν ἔτη (1751—1772). Ἐν τῷ μεταξύ ὁ Diderot εἰργάσθη διὰ τὸ θέατρον, ὅπερ ἠθέλησε νὰ μεταρρυθμίσῃ, ἐπίσης δ' ἠσχολήθη εἰς περιγραφὴν τῶν καλλιτεχνικῶν ἐκθέσεων (Salons) τῶν γενόμενων ἀπὸ τοῦ 1763 μέχρι τοῦ 1769.

Ὁ Diderot διῆλθε τὰ τελευταῖα ἔτη τοῦ βίου αὐτοῦ γράφων μυθιστορίας καὶ ἰδίως ἐπιστολάς, αἵτινες μετὰ τῶν Salons ἀποτελοῦσιν ἀναντιρρήτως τὸ κάλλιστον μέρος τῶν ἔργων αὐτοῦ.

MONTESQUIEU ET CHESTERFIELD

Le président de Montesquieu et milord Chesterfield se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement, aussi la liaison entre eux fut-elle rapide. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais, mais disait qu'en revanche ils n'ont pas le sens com-

mun. Le président convenait du fait ; mais il n'y avait pas de comparaison possible entre l'esprit et le bon sens. La dispute durait déjà plusieurs jours. Ils étaient à Venise ; le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites.

Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré, et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : « Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme il m'arrive aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'Etat. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'Etat ont les yeux ouverts sur votre conduite ; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense, de ne me pas reconnaître, et si par hasard il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prît, de ne me pas dénoncer. » Cela dit, mon homme disparut, et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation.

Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son

secrétaire, de prendre ses papiers, et de les jeter dans le feu. À peine cela fut-il fait, que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés, et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin ; car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus pouvait lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit :

— Voilà qui est bien, mon président ; mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.

— Vous vous moquez ! lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil.

— Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir ? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie n'inspire point de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami ?

— Non.

— Il était mal vêtu ?

— Oui, fort mal.

— Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis ?

— Oh ! pas une obole.

— Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit ?

— Ma foi, je l'ignore . . . Des inquisiteurs eux-mêmes.

— Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

— Mais, c'est peut-être un des espions qu'ils emploient.

— A d'autres ! On prendra pour espion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée ; et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si l'on vous prend, et que vous le défériez, si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti ! Chanson que tout cela, mon ami.

— Mais qu'est-ce donc que ce peut être ?

— Je le cherche, mais inutilement.

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger au plus vite, milord Chesterfield se promène un peu, se frotte le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, puis s'arrête tout court, et dit :

— Président, attendez ; mon ami, il me vient une idée. Mais... si... par hasard... cet homme...

— Eh bien ! cet homme ?

— Si cet homme... oui, cela pourrait bien être ; cela est même, je n'en doute plus.

— Mais qu'est-ce que cet homme ? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre.

— Si je le sais ! oh ! oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avait été envoyé par...

— Épargnez, s'il vous plaît !

— Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut

mieux que cent livres d'esprit ; car avec du sens commun...

— Ah! scélérat, s'écria le président, quel tour vous m'avez joué ! Et mon manuscrit ! mon manuscrit que j'ai brûlé !

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit : « Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y a en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens. »

LAMENNAIS

Ὁ Lamennais ἐγεννήθη ἐν Saint-Malo τῷ 1782, ἀπέθανε δ' ἐν Παρισίῳ τῷ 1854. Τῷ 1816 περιεβλήθη τὸ ἱερατικὸν σχῆμα, ἀπὸ δὲ τοῦ 1818 μέχρι τοῦ 1829 ἔγραψε διάφορα θερησκευτικὰ ἔργα, ἅτινα ἠδραίωσαν τὴν φήμην αὐτοῦ ὡς συγγραφέως. Τῷ 1834 ἐδημοσίευσε τοὺς *Λόγους ἐνός πιστοῦ* (Les paroles d'un croyant), ἔργον, ὅπερ ὁ Πάππας Γρηγόριος ὁ ΙΓ' κατεδίκασε δι' ἐγκυκλίου του. Ἀπὸ τῆς στιγμῆς ἐκείνης ὁ Lamennais ἐκηρύχθη ἀναφανδὸν κατὰ τῆς κυβερνήσεως τοῦ Λαυδοβίκου-Φιλίππου, κατὰ τοῦ Πάππα καὶ κατὰ τῆς ἐκκλησίας, γράψας πλείστα ἔργα, ἕνεκα δὲ τῶν ἐπιθέσεων ἐκείνων καὶ τῶν κοινωνιολογικῶν αὐτοῦ θεωριῶν κατεδικάσθη τῷ 1840 εἰς ἐνός ἔτους φυλάκισιν. Τῷ 1848 ὁ Lamennais ἐκλεγείας μέλος τῆς Συντακτικῆς συνελεύσεως παρεκάθησεν εἰς τὴν ἄκραν ἀριστεράν, ἀλλὰ δὲν ἔλαβεν ἐν αὐτῇ ἐνεργὸν μέρος.

Ὁ Lamennais θεωρεῖται εἰς τῶν ἀρίστων συγγραφέων τοῦ 19ου αἰῶνος· τὸ ὄφος αὐτοῦ εἶναι πολλάκις τραγὸν καὶ ἰδιόρρυθμον, πολλάκις ὅμως ἔχει θαυμασίας ἐξάρσεις εὐγλωττίας ὑπενθουμιζούσης τὸν Ρουσσώ καὶ τὸν Βασσαυέτον.

LES DEUX VOISINS

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même disant : Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également

à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos, et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

À cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: Je veux voir les petits de cette pauvre mère: plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

LE JEUNE SOLDAT

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre contre les hommes iniques, pour ceux qu'ils renversent et foulent aux pieds ; contre les maîtres pour les esclaves ; contre les tyrans pour la liberté.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que tous ne soient pas la proie de quelques-uns, pour relever les têtes courbées, et soutenir les genoux qui fléchissent.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit : Un fils vous est né ; ni les mères celui où elles le serrèrent pour la première fois sur leur sein.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail ; pour sécher les larmes des petits enfants qui demandent du pain, et à qui on répond : Il n'y a plus de pain ; on nous a pris ce qui en restait.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour rendre à ceux que les oppresseurs ont jetés au fond des cachots, l'air qui manque à leurs poitrines et la lumière que cherchent leurs yeux.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples et les empêchent de s'embrasser comme les fils du même père destinés à vivre unis dans un même amour.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour affranchir de la tyrannie de l'homme la pensée, la parole, la conscience.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu et une patrie sur la terre.

Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat !

VOLTAIRE

Ὁ Βολταῖρος, ὁ πολυγραφώτατος καὶ εὐφύεστατος τῶν Γάλλων συγγραφέων καὶ ὁ μέγιστος τῶν φιλοσόφων τοῦ 18ου αἰῶνος, ἐγεννήθη ἐν Παρισίους τῷ 1694. Εἰκοσιτετραετῆς τὴν ἡλικίαν ἔγραψε τὸ πρῶτον αὐτοῦ θεατρικὸν ἔργον, τὸν *Oιδίποδα* (Oedipe). Διαταχθεὶς, ἕνεκα πολιτικῶν λόγων, νὰ φύγῃ ἐκ Παρισίων τῷ 1726, μετέβη εἰς τὴν Ἀγγλίαν, ἔνθα ἔγραψε τὴν *Henriade*, ἐπικὸν ποίημα. Ἐπανακάμφας εἰς Παρισίους, ἐδημοσίευσεν τὰς *Lettres philosophiques*, τὴν *Zaïre*, τραγῳδίαν, καὶ τὴν *Histoire de Charles XII*. Ἐνεκα τοῦ ὑπὸ τῶν *Φιλοσοφικῶν ἐπιστολῶν* προκληθέντος σκανδάλου ἠναγκάσθη νὰ καταφύγῃ εἰς Cirey τῆς Λωρραίνης, ἔνθα ἔγραψε τρεῖς τραγῳδίας: *Alzire*, *Mahomet* καὶ *Mérove*, ἤρχισε συγγράφωσιν μέγα ἱστορικὸν ἔργον, *Le siècle de Louis XIV*, καὶ παρεσκεύασεν ἕτερον ἱστορικὸν ἔργον, *L'essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Ἐπανέλθων εἰς Παρισίους, ἔλαβε τὸν τίτλον τοῦ ἱστοριογράφου τοῦ βασιλέως τῷ 1744, τῷ δὲ 1746 ἐγένετο μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας.

Τῷ 1746 ὁ Βολταῖρος, δελεασθεὶς ἐκ τῶν ὑποσχέσεων Φρειδερίκου τοῦ Β', βασιλέως τῆς Πρωσσίας, μετέβη εἰς Βερολίνον, ἀλλὰ μετὰ τριετῆ διαμονήν, ἐλθὼν εἰς ρῆξιν μετ' ἐκείνου καὶ μὴ δυνάμενος νὰ ἐπανέλθῃ εἰς Παρισίους, κατέφυγεν εἰς *Délices* ἐπὶ τοῦ ἐδάφους τῆς δημοκρατίας τῆς Γενεύης· εἶτα, τῷ 1758, ἐγκατεστάθη ἐν *Ferney*, ἔνθα διήλθε τὰ εἰκοσιτελευταῖα ἔτη τοῦ βίου αὐτοῦ, ἔμπλεως δόξης καὶ τιμῶν. Ἡ Ἱστορία τῆς *Russias* ἐπὶ *Μεγάλου Πέτρου*, αἱ πλείσται τῶν μυθιστοριῶν, πλῆθος ποιημάτων διαφόρων, σατυρῶν, διηγημάτων, ἐπιγραμμάτων, χρονολογοῦνται ἀπὸ τῆς ἐποχῆς ἐκείνης. Προσέτι συνειργάζετο εἰς τὴν *Ἐγκυκλοπαιδεύσαν* καὶ διετήρει μεγάλην ἀλληλογραφίαν, ἣτις, συλλεγεῖσα μετὰ τὸν θάνατον αὐτοῦ, κατέχει τὴν πρῶτην θέσιν μεταξὺ τῶν ἔργων τοῦ Βολταῖρου.

Τῷ 1778 ὁ Βολταῖρος ἐπανῆλθεν εἰς Παρισίους, ἔνθα ἐγένετο δεκτικὸς μετὰ μεγίστων τιμῶν. Ἐκ τῶν ὑπερβολικῶν δὲ συγχινήσεων ἀσθενήσας ἀπέθανε τῇ 30ῃ Μαΐου τοῦ αὐτοῦ ἔτους.

LE CORRIDOR DE LA TENTATION

Nabussan, un des meilleurs princes de l'Asie, était toujours loué, trompé et volé; c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib

donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait ; il avait changé de trésorier plusieurs fois ; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux parts inégales, dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig. «Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point ?—Assurément, répondit Zadig, je sais une façon infailible de vous donner un homme qui ait les mains nettes.» Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre. «Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité du trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailiblement le plus honnête homme.—Vous vous moquez, dit le roi ; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances. Quoi ! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile !—Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, répartit Zadig ; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme.» Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers.

«Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig ; si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée.» Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple, que si on le lui avait donné pour un miracle : «Or bien, dit-il, faites comme vous l'enten-

drez.—Laissez-moi faire, dit Zadig, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez.»

Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de Sa gracieuse Majesté Nabussan, fils de Nussanab, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin ; tout était préparé pour le bal ; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par le passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie.

Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce ; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. «Quels fripons!» disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. «Ah ! l'honnête homme ! le brave homme !» disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara son trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde ; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que, de ces soixante et quatre danseurs, il y eût soixante et trois filous. La galerie obscure fut appelée *le Corridor de la tentation*.

POLITESSE ET MŒURS DU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Enfin le roi Louis XIV parvint à faire d'une nation jusque-là turbulente un peuple paisible, qui ne fut dangereux qu'aux ennemis après l'avoir été à lui-même pendant plus de cent années. Les mœurs s'adoucirent sans faire tort au courage. Les maisons que les seigneurs bâtirent ou achetèrent dans Paris, et leurs femmes, qui vécurent avec dignité, formèrent des écoles de politesse qui retirèrent peu à peu les jeunes gens de cette vie de cabaret, qui fut encore longtemps à la mode, et qui n'inspirait qu'une débauche hardie. Les mœurs tiennent à si peu de chose, que la coutume d'aller à cheval dans Paris entretenait une disposition aux querelles fréquentes, qui cessèrent quand cet usage fut aboli. La décence, dont on fut redevable principalement aux femmes qui rassemblèrent la société chez elles, rendit les esprits plus agréables, et la lecture les rendit à la longue plus solides. Les trahisons et les grands crimes, qui ne déshonorent point les hommes dans les temps de faction et de trouble, ne furent presque plus connus. Les horreurs des Brinvillier et des Voisin ne furent que des orages passagers sous un ciel d'ailleurs serein; et il serait aussi déraisonnable de condamner une nation sur les crimes éclatants de quelques particuliers, que de la canoniser pour la réforme de la Trappe. Tous les différents états de la vie étaient auparavant reconnaissables par des défauts qui les caractérisaient. Les militaires, et les jeunes gens qui se destinaient à la profession des armes, avaient une vivacité emportée; les gens de justice, une gravité rebu- tante, à qui ne contribuait pas peu l'usage d'aller toujours en robe, même à la cour. Il en était de même

des universités et des médecins. Les marchands portaient encore de petites robes lorsqu'ils s'assemblaient et qu'ils allaient chez les ministres ; et les plus grands commerçants étaient alors des hommes grossiers. Mais les maisons, les spectacles, les promenades publiques, où l'on commençait à se rassembler pour goûter une vie plus douce, rendirent peu à peu l'extérieur de tous les citoyens presque semblable. On s'aperçoit aujourd'hui jusque dans le fond d'une boutique que la politesse a gagné toutes les conditions. Les provinces se sont ressenties avec le temps de tous ces changements. On est parvenu enfin à ne plus mettre le luxe que dans le goût et dans la commodité. La foule de pages et de domestiques de livrée a disparu, pour mettre plus d'aisance dans l'intérieur des maisons. On a laissé la vaine pompe et le faste extérieur aux nations chez lesquelles on ne sait encore que se montrer en public et où l'on ignore l'art de vivre.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la simplicité, la culture de l'esprit, ont fait de Paris une ville qui, pour la douceur de la vie, l'emporte probablement de beaucoup sur Rome et sur Athènes dans le temps de leur splendeur. Cette foule de secours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les sciences, pour tous les arts, les goûts et les besoins : tant d'utilités solides réunies avec tant de choses agréables jointes à cette franchise particulière aux Parisiens ; tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager ou à faire leur séjour dans cette patrie de la société. Si quelques natifs en sortent, ce sont ceux qui appelés ailleurs par leurs talents, sont un témoignage honorable à leur pays ; ou c'est le rebut de la nation qui essaye de profiter de la considération

qu'elle inspire ; ou bien ce sont des émigrants qui préfèrent encore leur religion à leur patrie, et qui vont ailleurs chercher la misère ou la fortune, à l'exemple de leurs pères chassés de France par la fatale injure faite aux cendres du grand Henri IV lorsqu'on anéantit sa loi perpétuelle appelée l'*édit des Nantes*, ou enfin ce sont des officiers mécontents du ministère, des accusés qui ont échappé aux formes rigoureuses d'une justice quelquefois mal administrée : et c'est ce qui arrive dans tous les pays de la terre.

PRISE DE CHARLES XII

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII paraissait inévitable ; et l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le pacha engagea le khan à souffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le Grand Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hautesse.

M. Jeffreys et M. Fabrice, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi : ils arrivent avec l'empressement de gens qui apportaient une nouvelle heureuse, mais ils furent très froidement reçus : il les appela médiateurs volontaires, persista à soutenir que l'ordre du sultan et le fetfa du mufti étaient forgés, puisqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le ministre anglais se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un prince si inflexible. M. Fabrice, aimé du roi, et plus accoutumé à son humeur que le ministre anglais, resta avec lui pour le conjurer

de ne pas hasarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchements, et le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres. On obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du roi en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople ; le khan même avait défendu à ses Tartares, impatients du pillage, de rien attendre contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre : de sorte que Charles XII sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares, qui lui laissaient respectueusement le passage libre ; il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du Grand Seigneur étant venu de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du roi, le pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. Fabrice, afin qu'il fît un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussitôt ce triste rapport. « Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez ? dit le roi. — Oui, répondit Fabrice. — Eh bien, dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, et que je ne veux point partir. » Fabrice se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté ; tout fut inutile. « Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant ; s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre. »

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, et surtout sa personne sacrée ; l'assurant de plus que cette résistance

était injuste, qu' il violait les droits de l' hospitalité en s' opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l' avaient si longtemps et si généreusement secouru. Le roi, qui ne s' était point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ses prêtres, et leur dit qu' il les avait pris pour faire les prières et non pour lui dire leurs avis.

Le général Hord et le général Dahldorff, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service; et l' assurant qu' ils étaient prêts à mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. «Je sais, par vos blessures et par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble ; vous avez fait votre devoir jusqu' à présent, faites-le encore aujourd' hui.» Il n' y eut plus alors qu' à obéir ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince, préparé à l' assaut, se flattait en secret du plaisir et de l' honneur de soutenir, avec trois cents Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste: son chancelier Mullern, le secrétaire Ehrenpreus et les clercs, devaient défendre la maison de la chancellerie ; le baron Fief, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste : les palefreniers, les cuisiniers, avaient un autre endroit à garder ; car avec lui tout était soldat: il courait à cheval de ses retranchements à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtemps sans voir l' armée des Turcs et des Tartares qui venaient attaquer le petit retran-

chement avec dix pièces de canon et deux mortiers ; les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Allah, Allah !* se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *demirbâch*, tête de fer. Aussitôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchements : il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui : «Eh quoi ! mes amis, leur dit-il en propres mots, venez-vous massacrer trois cents Suédois sans défense ? vous, braves janissaires, qui avez pardonné à cent mille Russes quand ils vous ont crié *amman* (pardon), avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous ? et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités ? Mes amis, il ne demande que trois jours, et les ordres du Sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire.»

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même ; les janissaires jurèrent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut : les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède ; ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étaient supposés. A cette sédition inopinée le pacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le khan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes ; mais le pa-

cha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au khan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le pacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats ; il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du mufti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présents des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se mettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le pacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Mullern ; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi, et que, s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au Grand Seigneur. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire : elles étaient du comte Poniatowski, qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte depuis l'indiscrète demande des mille bourses : il mandait au

roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale, en cas de résistance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps, et plier sous la nécessité, qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations, de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires ni les lettres de Poniatowski ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur: il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier. Il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que, s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant: «Ah! la tête de fer! puisqu'il veut périr, qu'il périsse!» Ils vinrent rendre compte au pacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du pacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment: les Turcs marchent aux retranchements; les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer: les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp. A peine vingt Suédois tirèrent

l' épée, les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp avec les généraux Hord, Dahldorff et Sparre: voyant que tous les soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers: «Allons défendre la maison; nous combattons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis.*»

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu' on avait fortifiée du mieux qu' on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu' ils étaient à l' opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se laisser d' admirer qu' il voulût de sang-froid et en plaisantant se défendre contre dix canons et toute une armée: ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déjà près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s' étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d' une grande salle où les domestiques du roi s' étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes: il s' était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l' épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu' avait faite le pacha de huit ducats d' or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu' on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s' approchaient de sa personne. Un janissaire qu' il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage; si le bras du Turc n' a-

vait fait un mouvement, causé par la foule qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe ; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartements. «Allons un peu chasser de chez moi ces barbares,» dit-il ; et, se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle qui donnait dans son appartement à coucher ; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves : le roi, profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne furent point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. «Je te donne la vie, dit le roi au Turc,

à condition que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu.» Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, re-fermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes ; une chambre basse pleine de mousquets et de poudre avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires ; on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais, les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien.

Le khan des Tartares et le pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre ; ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment ; le toit tout embrasé était prêt de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu : trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et, aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent ; il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé ; la grande salle où les Suédois se tenaient était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons

de feu qui entraient par les portes des appartements voisins ; la moitié du toit était abîmée dans la maison même ; l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre. «Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier.» Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu, qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre : «Voilà un vrai Suédois,» s'écria le roi : il embrassa ce garde, et le créa colonel sur-le-champ. «Al-lons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie, l'épée à la main.»

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; et, dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas ; mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarassa dans ses éperons, et tomba ; vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui : il jette en l'air son épée pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le

tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité : il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère : il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *Allah* avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières.

XAVIER DE MAISTRE

Ὁ Xavier de Maistre (1763—1852) καταλέγεται μεταξύ τῶν ἀρίστων διηγηματογράφων τοῦ 19ου αἰῶνος. Εἰκοσакετῆς τῆν ἡλικίαν, ἔγραψε χαριέστατον ἔργον, τὸ *Ταξείδιον περὶ τὸ δωμάτιόν μου* (Voyage autour de ma chambre), δημοσιευθὲν τῷ 1794. Τῷ 1811 ἐδημοσίευσεν τὸν *Λεπρὸν τῆς Ἀόστης* (le Lépreux de la cité d'Aoste), τῷ δὲ 1825 ἐξέδωκε δύο διηγήματα, μεγάλως ἐκτιμηθέντα ὑπὸ τοῦ κοινοῦ : τοὺς *Δεσμώτας τοῦ Καυκάσου* (les Prisonniers du Caucase), καὶ τὴν *Νεαράν Σιβηριανήν* (la Jeune Sibérienne)· ἐν τῷ τελευταίῳ τούτῳ περιγράφει τὰς περιπετείας νεάνιδος, ἣτις μετέβη πεζῇ ἐκ Σιβηρίας εἰς Πετρούπολιν, ἵνα ζητήσῃ παρὰ τοῦ αὐτοκράτορος χάριν ὑπὲρ τοῦ ἐξορίστου πατρὸς αὐτῆς.

Τὰ ἔργα τοῦ Xavier de Maistre διακρίνονται ἰδίως διὰ τὴν χάριν καὶ τὴν ἀφέλειαν τῆς διηγήσεως καὶ τὸ γλαφυρὸν τοῦ ὕφους.

PRASCOVIE CHEZ LA PRINCESSE T***

Lorsqu'elle arriva chez la princesse avec son conducteur, le portier lui ouvrit la porte. Prascovie, le voyant tout galonné, crut que c'était un sénateur qui sortait de la maison, et lui fit la révérence : « C'est le portier de la princesse, » lui dit à voix basse le marchand. Arrivé au haut de l'escalier il donna deux coups de sonnette dont elle ne comprit pas bien la raison ; mais comme elle avait vu quelquefois des sonnettes à la porte des boutiques, elle pensa que c'était une précaution contre les voleurs. En entrant dans le salon, elle fut intimidée par l'air de cérémonie et par le silence qui y régnaient ; jamais elle n'avait vu d'appartement si orné, et surtout si bien éclairé. La société

était nombreuse et disposée en groupes : les jeunes gens jouaient autour d'une table dans un coin de la chambre, et tous les regards étaient fixés sur elle. La vieille princesse était à une partie de boston avec trois autres personnes ; dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher. « Bonjour, mon enfant, lui dit-elle. Avez-vous une lettre pour moi ? » Malheureusement Prascovie avait oublié de la préparer ; elle fut obligée de tirer un petit sac de son sein et d'en sortir péniblement la lettre. Les jeunes personnes chuchotaient et riaient tout bas. La princesse prit la lettre et la lut avec attention. Pendant ce temps, un des partners qui avait arrangé son jeu et que cette visite ennuyait fort, jouait impatiemment des doigts sur la table en regardant la nouvelle arrivée qui venait troubler son plaisir et qui crut reconnaître en lui le gros monsieur qui avait refusé sa supplique au sénat. Lorsqu'il vit la princesse replier sa lettre, il dit d'une voix formidable : « Boston ! » Prascovie, déjà déconcertée, voyant qu'il la regardait fixement, crut qu'il lui adressait la parole et répondit : Que vous plaît-il, monsieur ? ce qui fit rire tout le monde. La princesse lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne conduite et son amour pour ses parents ; elle promit de lui être utile ; et, après avoir dit quelques mots en français à une dame de sa maison, elle la congédia d'un signe de tête.

Pendant les premiers jours qu'elle passa chez sa nouvelle protectrice, Prascovie se trouva fort isolée et fort embarrassée ; elle aurait préféré être retenue chez ses amis de Wassili-Ostrow, ou même chez le marchand. Cependant, après quelques jours, elle fut plus à son aise dans la maison et fit connaissance avec les personnes qui l'habitaient. Les domestiques étaient aussi obli-

geants que leur maîtresse était bonne et généreuse. Elle mangeait à la table de la princesse, que son grand âge et ses infirmités empêchaient souvent de paraître, et n'avait jamais l'occasion de lui parler en particulier. Bientôt les personnes de la société s'accoutumèrent à sa présence et ne s'occupèrent plus d'elle. La jeune étrangère avait souvent fait parler à la princesse du but de son voyage et de ses espérances ; mais soit que cette dame en regardât le succès comme impossible, soit que les personnes qui s'étaient chargées de lui parler l'eussent négligé, ses prières n'eurent aucun résultat, et toutes ses espérances étaient uniquement fondées sur la protection de ses amis de Wassili-Ostrow, qu'elle voyait assez souvent.

PRASCOVIE CHEZ L'IMPÉRATRICE

Pendant qu'elle était encore chez son premier hôte, un officier de la chancellerie, M. V***, secrétaire des commandements de S.M.I. l'Impératrice mère, lui avait conseillé de présenter une requête pour obtenir des secours et s'était chargé lui-même de la faire parvenir. M. V***, croyant secourir un pauvre ordinaire, lui avait destiné cinquante roubles, et lui fit dire de passer chez lui. Elle s'y présenta le matin lorsqu'il était en ville, et fut reçue par M^{me} V***, qui l'accueillit amicalement, et qui entendit le récit de ses aventures avec autant de surprise que de plaisir. La jeune fille était enfin sur la route qui devait la conduire bientôt à l'accomplissement de tous ses vœux. M^{me} V*** la pria d'attendre le retour de son mari; et, dans la longue conférence qu'elles eurent ensemble, cette dame sentit redoubler l'intérêt

qu'elle avait conçu au premier abord pour Prascovie.

Lorsque les personnes d'un vrai mérite, lorsque les âmes bonnes se rencontrent pour la première fois, elles ne font point connaissance ; on peut dire qu'elles se reconnaissent comme de vieux amis, qui n'étaient séparés que par l'éloignement ou l'inégalité des conditions.

Dans la première heure que Prascovie passa chez cette dame, elle reconnut avec transport cet accueil simple et cordial qui ne l'avait jamais trompée dans ses espérances, et pressentit son bonheur ; elle trouvait dans son cœur plus de confiance qu'elle n'en avait jamais éprouvé. Ses prières, écoutées par la bienveillance et soutenues par l'espoir, eurent toute la chaleur qui devait en assurer le succès.

A son retour, M. V*** partagea les sentiments de son épouse, et ne voulut point offrir à la jeune fille le secours qu'il lui avait destiné sans la connaître. Comme il devait retourner à la cour incessamment, il promit de la recommander à Sa Majesté, si le temps et les affaires le permettaient, et la pria de dîner chez lui pour recevoir sa réponse.

L'Impératrice ordonna que Prascovie lui fût présentée le même soir à six heures. La voyageuse ne s'attendait point à tant de bonheur. Lorsqu'elle en reçut l'assurance, elle pâlit et fut prête à se trouver mal. Au lieu de remercier M. V***, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes. « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, je n'ai donc pas mis en vain mon espoir en vous ! » Pleine du trouble qui l'agitait, et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son nouveau protecteur, elle baisait les mains de M^{me} V***. « Vous seule, lui disait-elle, êtes digne de faire agréer mes remerciements à

l'homme bienfaisant dont j'attends la délivrance de mon père !»

Vers le soir, sans rien changer à son costume simple, on donna quelques soins à sa toilette, et M.V*** la conduisit à la cour. En approchant du palais impérial, elle pensait à son père qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. «S'il me voyait maintenant ! disait-elle à son conducteur ; s'il savait devant qui je vais paraître ! quelle joie n'éprouverait-il pas ! Mon Dieu ! mon Dieu ! achevez votre ouvrage !»

Sans faire la moindre demande sur la manière dont elle devait se présenter, ni sur ce qu'elle devait dire, elle entra sans trouble dans le cabinet de l'impératrice. Sa Majesté la reçut avec sa bonté connue et l'interrogea sur les circonstances de son histoire qu'elle désirait connaître, d'après le précis que lui en avait fait M.V***. Prascovie répondit avec une assurance modeste, comme aurait pu le faire une personne possédant l'usage du monde. Elle parla du but de son voyage ; persuadée de l'innocence de son père, elle ne demanda point sa grâce, mais la revision de son procès. Sa Majesté loua son courage, sa piété filiale ; elle promit de la recommander à l'empereur, et lui fit remettre aussitôt trois cents roubles pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits.

Prascovie sortit du palais tellement pénétrée de son bonheur et de la bonté de l'impératrice, que, lorsqu'à son retour M^{me} V*** lui demanda si elle était contente de sa présentation, elle ne put répondre que par un torrent de larmes.

LA FONTAINE

Ὁ Ἰωάννης de La Fontaine ἐγεννήθη ἐν Château-Thierry τῷ 1621, ἀπέθανε δ' ἐν Παρισίοις τῷ 1695. Ἡ πρὸς τὴν ποίησιν κλίσις αὐτοῦ δὲν ἐξεδηλώθη πρωίμως, μάλιστα δὲ τῷ 1654, εἰς ἡλικίαν τριάκοντα τριῶν ἔτων, ἐδημοσίευσεν τοὺς πρώτους αὐτοῦ στίχους, ἐλευθέραν τινὰ μετάφρασιν Ἀτανικῆς τινος κωμωδίας τοῦ Τερεντίου. Τῷ 1665 ἐξέδωκε μίαν πρώτην συλλογὴν *Ἑμμέτρων Διηγημάτων* (Contes et nouvelles en vers), ἣτις περιεποίησε μεγάλην φήμην εἰς τὸν ποιητὴν, ὅστις μέχρι τοῦ 1685 δὲν ἔπαυσεν ἀσχολούμενος εἰς τὸ εἶδος τοῦτο τῆς ποιήσεως. Ἀλλὰ τὸ ἔργον ἐκεῖνο ὅπερ ἀπήθανάτισε τὸ ὄνομα τοῦ Λαφονταίνου καὶ ἔταξεν αὐτὸν εἰς τὴν πρώτην σειρὰν τῶν Γάλλων συγγραφέων, παρὰ τὸν Κορνήλιον, τὸν Ρακίαν καὶ τὸν Μολιέρον, εἶναι οἱ *Μῦθοι* αὐτοῦ, ὧν τὰς ὑποθέσεις ἠρύσθη ἐκ διαφόρων συγγραφέων, ἀρχαίων τε καὶ νεωτέρων. Τούτων ὁ Λαφονταῖνος συνέθεσε δώδεκα βιβλία, ὧν τὰ μὲν πρώτᾳ ἐξ ἐδημοσιεύθησαν τῷ 1668, τὰ δὲ ἐξ τελευταία ἀλληλοδιαδόχως ἀπὸ τοῦ 1678 μέχρι τοῦ 1694. Ἐν τῷ μεταξύ ὁ Λαφονταῖνος εἶχε γράψει καὶ παντοῖα ἄλλα ἔργα, οἷον κωμωδίας, ἐλεγεία, ᾠδὰς, ἐπιστολάς κλπ.

Ὡς μυθοποιός, ὁ Λαφονταῖνος εἶναι ἀπαράμιλλος, καὶ οὐδεὶς ποτε ἠδυνήθη νὰ μιμηθῆ αὐτόν. Οἱ *μῦθοι* αὐτοῦ, ἐν τῷ συνόλῳ, εἶναι ἀριστουργήματα ἀφελείας, χάριτος καὶ ἀπλότητος. Ἐὰν δὲ ὁ Λαφονταῖνος δὲν εἶναι ὁ μέγιστος, εἶναι ὅμως ἀναμφισβητήτως ὁ πρωτοτυπώτατος τῶν Γάλλων συγγραφέων τοῦ αἰῶνος Λουδοβίκου τοῦ ΙΔ'.

LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

Elle alla crier famine
 Chez la fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 «Je vous paierai, lui dit-elle,
 Avant l'ôût, foi d'animal,
 Intérêt et principal.»
 La fourmi n'est pas prêteuse :
 C'est là son moindre défaut.
 «Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 —Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaie.
 — Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
 Eh bien ! dansez maintenant.»

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
 Et que la faim en ces lieux attirait.
 «Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?»
 Dit cet animal plein de rage :
 «Tu seras châtié de ta témérité.
 — Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
 Ne se mette pas en colère;
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vais désaltérant
 Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
 Et que, par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 —Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 —Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
 Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
 —Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 —Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers, et vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge.»
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.

LE LION ET LE MOUCHERON

«Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!»
 C'est en ces mots que le lion
 Parlait un jour au moucheron.
 L'autre lui déclara la guerre :
 «Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
 Me fasse peur ni me soucie ?
 Un bœuf est plus puissant que toi :
 Je le mène à ma fantaisie.»
 À peine il achevait ces mots
 Que lui-même il sonna la charge,
 Fut le trompette et le héros.
 Dans l'abord il se met au large ;
 Puis prend son temps, fond sur le cou
 Du lion, qu'il rend presque fou.
 Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;

Il rugit ; on se cache, on tremble à l' environ ;
 Et cette alarme universelle
 Est l' ouvrage d' un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle,
 Tantôt pique l' échine, et tantôt le museau,
 Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.
 L' invisible ennemi triomphe, et rit de voir
 Qu' il n' est griffe ni dent en la bête irritée
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux lion se déchire lui-même,
 Fait résonner sa queue à l' entour de ses flancs,
 Bat l' air qui n' en peut mais ; et sa fureur extrême
 Le fatigue, l' abat ; le voilà sur les dents.

L' insecte du combat se retire avec gloire :
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
 Va partout l' annoncer, et rencontre en chemin
 L' embuscade d' une araignée ;
 Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
 J' en vois deux, dont l' une est qu' entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
 L' autre, qu' aux grands périls tel a pu se soustraire,
 Qui périt pour la moindre affaire.

LE LION DEVENU VIEUX

Le lion, terreur des forêts,
 Chargé d' ans, et pleurant son antique prouesse,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
 Devenus forts par sa faiblesse.

Le cheval s' approchant lui donne un coup de pied ;
 Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.

Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
 Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes ;
 Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
 « Ah ! c'est trop, lui dit-il : je voulais bien mourir ;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »

LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coché.
 Femmes, moine, vieillards, tout était descendu ;
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.
 Une mouche survient, et des chevaux s'approche ;
 Prétend les animer par son bourdonnement,
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine,
 S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
 Aussitôt que le char hemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire,
 Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit
 Un sergent de bataille allant en chaque endroit
 Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
 La mouche, en ce commun besoin,
 Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
 Le moine disait son bréviaire :
 Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
 C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
 Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
 Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.
 «Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
 J' ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
 Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.»

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
 S' introduisent dans les affaires :
 Ils font partout les nécessaires,
 Et, partout importuns, devraient être chassés.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employait l' argent,
 Achetait un cent d' œufs, faisait triple couvée ;
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 «Il m' est, disait-elle, facile
 D' élever des poulets autour de ma maison :
 Le renard sera bien habile
 S' il ne m' en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s' engraisser coûtera peu de son :
 Il était, quand je l' eus, de grosseur raisonnable ;
 J' aurai, le revendant, de l' argent bel et bon.
 Et qui m' empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,

Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?»
Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait :
On l'appela le Pot au lait.

FLORIAN

Ὁ Florian ἐγεννήθη ἐν τῇ ἐπαύλει Florian (Gard) τῷ 1755. Ἀντι-
συνταγματάρχης τῶν δραγόνων, ἔγραψε τὸ πρῶτον πεζῆς κωμωδίας, βουκο-
λικά ἔργα καὶ μυθιστορίας· εἶτα ἤρχισε γράφων μύθους, οὓς ἐδημοσίευσε
τῷ 1792. Ἀνζημιχθεὶς εἰς τὴν ἐπαναστατικὴν κίνησιν συνελήφθη ὡς ὑπο-
πτos καὶ ἐφυλακίσθη· καὶ ἀπεφυλακίσθη μὲν τῇ 27ῃ Ἰουλίου 1794, ἀλλὰ
μετ' οὐ πολὺ ἀπέθανεν, ἄγων τὸ 39^{ον} ἔτος.

Ὁ Florian ἐπεζήτησεν ἐν τοῖς Μύθοις αὐτοῦ νὰ βραδίσῃ ἐπὶ τὰ ἴχνη
τοῦ Λαφονταίνου, ἰδίως ὅμως διαπρέπει εἰς τὸ βουκολικὸν εἶδος· ἡ *Γαλάτεια*
καὶ ἰδίᾳ ἡ *Ἑστέλλα*, μετὰ τῶν Μύθων, ἀποτελοῦσι τὰ ἄριστα τῶν ἔργων
αὐτοῦ.

L' ENFANT ET LE MIROIR

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir

Un miroir.

D'abord il aima son image ;

Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,

Et même d'un être plus grand,

Il veut outrager ce qu'il aime,

Lui fait une grimace, et le miroir la rend.

Alors son dépit est extrême ;

Il lui montre un poing menaçant,

Et se voit menacé de même.

Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant

Battre cette image insolente ;

Il se fait mal aux mains ; sa colère en augmente ;
 Et, furieux, au désespoir,
 Le voilà, devant ce miroir,
 Criant, pleurant, frappant la glace.
 Sa mère qui survient le concole, l'embrasse.
 Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
 « N'as-tu pas commencé par faire le grimace
 'A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?
 —Oui.—Regarde à présent : tu souris, il sourit ;
 Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
 Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
 De la société tu vois ici l'emblème :
 Le bien, le mal nous sont rendus. »

LE GRILLON

Un pauvre petit grillon,
 Caché dans l'herbe fleurie,
 Regardait un papillon
 Voltigeant dans la prairie.
 L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs :
 L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
 Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
 Prenant et quittant les plus belles.
 « Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
 Sont différents ! Dame Nature
 Pour lui fit tout, et pour moi rien.
 Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
 Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
 Autant vaudrait n'exister pas. »
 Comme il parlait, dans la prairie
 Arrive une troupe d'enfants :
 Aussitôt les voilà courants

Après ce papillon dont ils ont tous envie.
 Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
 L'insecte vainement cherche à leur échapper ;
 Il devient bientôt leur conquête.
 L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
 Un troisième survient, et le prend par la tête :
 Il ne fallait pas tant d'efforts
 Pour déchirer la pauvre bête.
 « Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
 Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
 Combien je vais aimer ma retraite profonde ! »
 Pour vivre heureux, vivons caché.

 LE CHATEAU DE CARTES

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,
 Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
 Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
 Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
 Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons ;
 Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
 Dans l'hiver, devant leurs tisons,
 Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
 Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours :
 Le père par un conte égayait ses discours,
 La mère, par une caresse.
 L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
 Lisait et méditait sans cesse ;
 Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
 Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
 Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
 Assis près d'une table où s'appuyait la mère,

L'ainé lisait Rollin ; le cadet, peu soigneux
 D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
 Employait tout son art, toutes ses facultés,
 A joindre, à soutenir par les quatre côtés
 Un fragile château de cartes.

Il n'en respirait pas d'attention, de peur.

Tout à coup voici le lecteur

Qui s'interrompt: «Papa, dit-il, daigne m'instruire
 Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
 Et d'autres, fondateurs d'empire ?
 Ces deux noms sont-ils différents ?»

Le père méditait une réponse sage,
 Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
 Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
 'A placer son second étage,
 S'écrie : «Il est fini !» Son frère, murmurant,
 Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
 Et voilà le cadet pleurant.
 «Mon fils, répond alors le père,
 Le fondateur, c'est votre frère,
 Et vous êtes le conquérant.»

LES DEUX VOYAGEURS

Le compère Thomas et son ami Lubin
 Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.

Thomas trouve sur son chemin

Une bourse de louis pleine ;

Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
 Lui dit : «Pour nous la bonne aubaine !

—Non, répond Thomas froidement,

Pour nous n'est pas bien dit ; *pour moi*, c'est différent.»

Lubin ne souffle plus ; mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.

Thomas tremblant, et non sans cause,

Dit : « Nous sommes perdus !—Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot : mais *toi c'est autre chose.* »

Cela dit, il s'échappe à travers le taillis.

Immobile de peur, Thomas est bientôt pris ;

Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,

Dans le malheur n'a point d'amis.

LA CARPE ET LES CARPILLONS

« Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,

Suivez le fond de la rivière ;

Craignez la ligne meurtrière,

Ou l'épervier plus dangereux encor. »

C'est ainsi que parlait une carpe de Seine

'A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.

C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,

Fondus par les zéphyr, descendaient des montagnes ;

Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,

Et déborde dans les campagnes.

« Ah ! ah ! criaient les carpillons,

Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?

Crains-tu pour nous les hameçons ?

Nous voilà citoyens de la mer orageuse.

Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,

Les arbres sont cachés sous l'onde ;

Nous sommes les maîtres du monde :

C'est le déluge universel.

—Ne croyez pas cela, répond la vieille mère :
 Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant.
 Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
 Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.

—Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
 Même discours.

Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.»

Parlant ainsi nos étourdis

Sortent tous du lit de la Seine,

Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.

Qu'arriva-t-il ? les eaux se retirèrent,

Et les carpillons demeurèrent ;

Bientôt ils furent pris

Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?

Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !

C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère ;

C'est qu'on veut sortir de sa sphère,

C'est que... c'est que... je ne finirais pas.



ANDRIEUX

Ὁ Andrieux, Γάλλος κωμικὸς ποιητὴς, ἐγεννήθη ἐν Στρασβούργῳ τῷ 1759, ἀπέθανε δ' ἐν Παρισίοις τῷ 1833. Ἐσπούδασε κατ' ἀρχὰς τὴν νομικὴν, εἶτα δ' ἐπεδόθη εἰς τὴν φιλολογίαν, ἣν καὶ ἐδίδαξεν εἰς τὸ Πολυτεχνεῖον καὶ εἰς τὸ Γαλλικὸν Κολλέγιον. Τῷ 1797 εἰσῆλθεν εἰς τὸ Ἰνστιτούτον, τῷ δὲ 1829 ἐγένετο ἰσόβιος γραμματεὺς τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας. Ἐγραψε πλείστας κωμωδίας, διηγήματα καὶ ποιήματα, διακρινόμενα διὰ τὴν λεπτὴν εἰρωνείαν καὶ τὴν γλαφυρότητα τοῦ ὄφους.

LE MEUNIER SANS-SCUCI

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci ! ... ce doux nom d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;

Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
 Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
 En cette occasion le roi fut le moins sage :
 Il lorgna du voisin le modeste héritage.
 On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
 Où le chétif enclos se perdait tout entier.
 Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
 Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
 Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
 Fit venir le meunier, et d'un ton important :
 «Il nous faut ton moulin, que veux-tu qu'on t'en donne?
 —Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
 «Il vous faut» est fort bon... mon moulin est à moi...
 Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
 —Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
 —Faut-il vous parler clair ?--Oui.-C'est que je le garde.
 Voilà mon dernier mot.» Ce refus effronté
 Avec un grand scandale au prince est raconté.
 Il mande auprès de lui le meunier indocile,
 Presse, flatte, promet : ce fut peine inutile ;
 Sans-Souci s'obstinait : «Entendez la raison,
 Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
 Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
 C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être ;
 Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats
 Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
 Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste.»
 Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
 Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
 «Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté,
 Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
 Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
 Je suis le maître.—Vous!... de prendre mon moulin?

«Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin.»
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
«Ma foi, messieurs, je crois qu' il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien : j'aime fort ta réplique.»
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

AL. DUMAS FILS

Ὁ Ἀλέξανδρος Δουμάς υἱός, ἐγεννήθη ἐν Παρισίοις τῷ 1824, ἀπέθανε δ' ἐν Marly-le-Roy τῷ 1895. Τὸ πρῶτον ἔργον, ὕπερ κατέστησεν αὐτὸν γνωστόν, ὑπῆρξεν ἡ *Κυρία μετὰ τὰς Καμελίαις* (la Dame aux Camélias) 1848, μυθιστορία, ἣν εἶτα διεσκεύασεν εἰς δράμα.

Ὁ Δουμάς ἔγραψε πλείστα μυθιστορήματα, δράματα, ποιήματα καὶ φιλοσοφικὰς καὶ κοινωνικὰς μελέτας, θεωρεῖται δὲ δικαίως ὡς εἰς τῶν ἀρίστων μυθιστοριογράφων καὶ δραματικῶν συγγραφέων τοῦ δεκάτου ἐνάτου αἰῶνος.

L'OISEAU PRISONNIER

Enfant, vous avez pris un oiseau dans un champ,
Et vous voilà joyeux et vous criez victoire !
Et le pauvre petit, dans une cage noire,
Se plaint, et vous prenez sa plainte pour un chant.

Depuis longtemps déjà, votre désir l'assiège ;
En écoutant sa voix qui trahissait son vol,
Vous vous couchiez, tremblant, tout au long, sur le sol,
Pour qu'il ne vous vît pas et qu'il se prît au piège.»

Il va vous amuser ainsi jusqu'à demain,
Et pour ce court plaisir vous lui coupez les ailes,
Tout en l'emprisonnant entre ces barreaux grêles,
Pour qu'il ne vole pas plus haut que votre main.

Et vous le regardez ainsi, depuis une heure,
Meurtrir son petit bec dans son étroit cachot,

Courir aux quatre coins, voler de bas en haut,
Avec le cri plaintif de toute âme qui pleure.

Et pourtant vous semez sa cage de muguets
Et de toutes les fleurs, ses anciennes compagnes:
Mais cela ne vaut pas l'air des vastes campagnes
Et les chansons du soir dans le fond des bosquets.

Vous ne savez donc pas, enfant, quel saint mystère
En becquetant partout remplit l'oiseau pieux ?
Ses petits sont dans l'arbre au fond du nid joyeux;
Pour vous, c'est un oiseau; mais, pour eux, c'est un père;

C'est un père aussi bon que votre père, enfant,
Instruisant ses petits à voler dans l'espace,
'A louer le Seigneur pour chaque jour qui passe,
Et leur donnant toujours ses conseils dans un chant.

Il descend le matin du nid de mousse frêle
Pour prendre un peu de blé qu'il reporte là-haut,
Pour les faire grandir, puis afin que bientôt
Leur cri devienne un chant et leur duvet une aile.

Le plus petit oiseau le Seigneur le bénit !
Il lui donne le blé que le moissonneur jette ;
Et comme il pense à tous, le Dieu bon, il émiette
Un peu de son amour dans le plus humble nid.

Or, quand votre captif, qui crie et vous évite,
S'arrête en écoutant, c'est qu'il entend la voix
Des petits qu'il laissa dire du fond des bois :
« Nous allons tous mourir si tu ne reviens vite. »

Car, ne recevant pas ce qu'il doit lui porter,
La mère reste au nid, inquiète et fidèle ;

Et, malgré son amour et l'abri de son aile,
Tous ses petits mourront sans avoir pu chanter !

Écoutez donc l'oiseau, respirez donc la rose,
Sans les prendre à la plaine, à l'air pur, au ciel bleu.
Car toujours notre main à ce que créa Dieu,
Même en le caressant enlève quelque chose.

RATISBONNE

Ὁ Ratisbonne, Γάλλος φιλόλογος, ἐγεννήθη ἐν Στρασβούργῳ τῷ 1827, ἀπέθανε δ' ἐν Παρισίοις τῷ 1900. Ἐπεδόθη πρῶτος εἰς τὴν φιλολογίαν καὶ τὴν δημοσιογραφίαν, συνεργασθεὶς ἀπὸ τοῦ 1853 μέχρι τοῦ 1876 εἰς τὴν «Ἐφημερίδα τῶν Συζητήσεων». Τῷ 1871 διορίσθη βιβλιοθηκῆριος ἐν Fontainebleau, τῷ δὲ 1875 βιβλιοθηκῆριος τῆς Γερουσίας. Ἐγραψε πλεῖστα ἔργα, ὧν τὰ κυριώτερα εἶναι: ἔμμετρος μεταφράσεις τῆς *Θείας Κωμωδίας* τοῦ Δάντου, *Ἡρῶ καὶ Λέανδρος*, μονόπρακτον δράμα, καὶ ἰδίᾳ ἡ *Παιδικὴ Κωμωδία* (*Comédie Infantine*) 1860, θελκτικὴ συλλογὴ ποιημάτων καὶ μύθων, προωρισμένη νὰ μείνη ἐπὶ πολὺ ὡς ἐν τῶν λαοφιλεστάτων ἔργων τῆς παιδικῆς φιλολογίας.

COMMENT ON JOUE AVEC LES FLEURS

Avec la main ce que l'on cueille
Se flétrit, se brise ou s'effeuille;
Il faut, si l'on veut être heureux,
Prendre les fleurs avec les yeux.

Un jour deux beaux enfants dans un jardin superbe,
En se donnant le bras tout doucement marchaient.
Ils allaient sur le sable et ne foulaient pas l'herbe,
Et, sans les arracher, sur les fleurs se penchaient.
Leur mère s'étonnait de les voir si tranquilles,
Et sans toucher à rien cheminer pas à pas.
«Eh bien! mes chers enfants, vous semblez immobiles,
Leur dit-elle; pourquoi ne jouez-vous donc pas?»

«Tu ne fais rien, Marie ? Alfred, tu te reposes ?
—Si, nous nous amusons, ma petite maman !
Dit Alfred ; nous jouons... à regarder les roses.»
La mère répondit : «Ah ! c'est un jeu charmant.»

LE SYCOPHANTE

«Tu prends de ce raisin ! Oh ! tu sais que maman
T'avait bien défendu d'en cueillir... Donne-m'en !
Tu ne veux pas ? Eh bien, je m'en vais tout lui dire.
.....
Maman, tu ne sais pas ce que mon frère a fait :
Deux raisins il a pris et mangés tout à fait.
—Désobéir, c'est mal ; mais rapporter, c'est pire.
Je t'en veux pour cela plus qu'à ton frère aîné.
—Ah ! je n'aurais rien dit, s'il m'en avait donné !
—Va, je m'en doute bien, et c'est ce qui me fâche.
On corrompt aisément tout lâche délateur.
Pourtant, écoute-moi, mon petit rapporteur :
Je te vois trop naïf encor pour être un lâche,
Je te pardonnerai, du moins pour cette fois ;
Mais apprends de quel nom on nommait autrefois,
Dans un certain pays qu'on appelle la Grèce,
De misérables gens, hélas ! de ton espèce,
Qui, pour tout rapporter, écoutaient en tout lieu
Collés contre les murs, les portes et les fentes :
On les nommait d'un nom affreux : *des sycophantes!*
—Co...sy...phante ! Ah ! mon Dieu !»

UN MENSONGE CHARMANT

Le mensonge est affreux ! Honte à celui qui ment !
A moins que ce ne soit pour excuser ton frère.
Marcel un jour mentit, par extraordinaire,

Et ce fut un mensonge adorable et charmant.
 La méchant Valentin dans un transport de rage,
 Se jette sur Marcel et le mord au visage.
 Marcel crie : Au secours ! Le père accourut et dit :
 «Qu'as-tu ?—Moi, rien du tout, fait Marcel interdit,
 En essuyant le sang qui rayait sa figure.
 — Ce sang n'est pas venu tout seul, je me figure.
 D'où te vient cette marque à l'oreille ?—De rien !
 —De rien, c'est merveilleux ! Mais je vois un vaurien
 Qui saura m'expliquer, je crois, cette merveille.
 —C'est moi-même, papa ! J'ai mordu mon oreille !
 —Cher enfant, dit le père en l'embrassant, c'est fort.
 Tu devais pour cela faire un étrange effort.
 Car tu n'as pas la bouche aussi grande que l'âme !»
 Il partit, mais l'auteur de la morsure infâme
 En face de Marcel sentit son cœur alors
 Mordu par une dent terrible : le Remords!

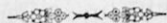
 L' OURSE

Une ourse mit au monde un ours hideux, horrible.
 Ce n'était qu'une masse informe et sans couleur,
 Les poils tout hérissés, un monstre à faire peur !
 La mère soupirait : «O laideur impossible !
 Il n'a pas forme d'ours. Hélas ! quel fils, mon Dieu !»
 Un butor qui passait lui dit : «Étranglez-le !»
 Mair la mère prenant conseil de sa tendresse,
 Lèche son avorton, le polit, le caresse,
 Lui décolle les yeux, lui tire le museau,
 Et transforme le monstre en un ours presque beau.
 Elle fit ce que font toutes mères en somme,
 Avec bien plus de peine encore et de labeurs,
 Pour embellir leurs fils et les rendre meilleurs,

Faisant rentrer le monstre et faisant sortir l'homme,
Afin que dans le monde, heureux et recherchés,
On ne dise pas d'eux : Oh ! les ours mal léchés !

LES DEUX CHEVAUX ET LE CHIEN

Deux chevaux de labour, après un rude effort,
Revenaient à la ferme. Allongé sur la pierre,
Médor, en les voyant, entr'ouvre sa paupière,
Frémit, lève la queue, aboie et se rendort.
«Est-il heureux ! semblait dire un cheval à l'autre;
Pendre sa langue au frais et dormir dans la cour,
D'un œil, dit-on, la nuit, mais des deux yeux le jour.
C'est le sort de ce chien : peiner, voilà le nôtre !
—C'est vrai, fit le second, penchant un front soumis:
On aurait pu rêver meilleure destinée ;
Mais nous portons à deux le poids de la journée :
Nous souffrons côte à côte et nous sommes amis !
Ton œil humide et doux par moments me regarde
Et mon flanc déchiré tressaille près du tien ;
Le joug en est moins dur. Il dort, il mange bien,
Mais il n'a point d'ami, ce pauvre chien de garde.
L'isolement sur lui pèse comme un linceul.
Regarde-le bâiller, tout son bien-être est fade.
C'est l'ennui qui l'endort. Crois-moi, mon camarade,
Souffrir à deux vaut mieux que d'être heureux
toul seul !»



ΕΠΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

ΣΕΛΙΣ 3. Le petit Chaperon Rouge ή μικρά Κοκκινόσκουφη. Qu'on eût su voir τὴν ὁποίαν ἠδύνατο νὰ ἴδῃ τις. En était folle ἐπρελλαίνετο δι' αὐτήν. Mère-grand ἀντί grand'mère μάμη. Lui fit faire παρήγγειλε καὶ τῇ ἔκαμαν. Chaperon σκούφος, ὃν ἐφόρουν ἄλλοτε ἄνδρες καὶ γυναῖκες. Qui lui seyait ὅστις τῇ ἤρμοζεν, ἐπήγαυε· παρατατ. τοῦ ρήμ. soir. Comment se porte πῶς εἶναι (εἰς τὴν ὑγίειαν της).

ΣΕΛΙΣ 4. Compère le Loup τὸν κύρ Λύκον. Qui eut envie ὅστις ἔσχευ ἐπιθυμίαν, ὄρεξιν. Par delà πέραν. L'aller voir aussi νὰ ὑπάγω νὰ τὴν ἴδω καὶ ἐγώ. Je m'y en vais ἐγὼ πηγαίνω [ἐκεῖ]. 'A qui plutôt y sera ποῖος θὰ φθάσῃ ἐκεῖ ταχύτερον. Se mit à courir ἤρχισε νὰ τρέχῃ. 'A courir après διώκουσα. Ne fut pas longtemps δὲν ἤργησεν. Il heurte κτυπᾷ (τὴν θύραν). Qui est là? ποῖος εἶναι; En contrefaisant μ. μούμενος. Elle se trouvait un peu mal ἦτο ὀλίγον ἄρρωστος. Chevillette πασσαλίσκος. Bobinette ξύλινος μογλός. Cherra θὰ πῆσῃ· μέλλων ἄχρηστος τοῦ ρήμ. choir. Il se jeta sur ὤρμησε κατὰ.

ΣΕΛΙΣ 5. En moins de rien

ἐν ἀκαρεῖ, S'alla coucher ἐπῆγε καὶ ἐπλάγιασεν. Eut peur ἐφοβήθη. Était enrhumée εἶχε κατάρρουν, συνάχι. En adoucissant... χαμηλώνων, καταβιβάζων ὀλίγον τὸν τόνον τῆς φωνῆς του. Huche σκάφη, ἣς ἐντὸς ζυμώνεται ὁ ἄρτος. Va se mettre dans le lit πηγαίνει νὰ πῆσῃ εἰς τὴν κλίνην. Elle fut bien étonnée μεγάλως ἐξεπλάγη. En son déshabillé μετὰ τὰ νυκτικά της. Que vous avez de grands bras τί μεγάλα χέρια ποῦ ἔχετε.

ΣΕΛΙΣ 6. Poucet, ὑποκοριστικὸν τοῦ pouce ἀντίχειρ· Petit Poucet λέγεται περὶ λίαν μικροσώμου παιδίου, ἀναλογοῦν πρὸς τὸν ἡμέτερον κοντορρεβιθούλην. L'aîné n'avait que dix ans ὁ πρεσβύτερος ἦτο μόνον δέκα ἐτῶν. Les incommodaient τοὺς ἐστενοχώρουν. Gagner sa vie νὰ κερδίσῃ τὰ πρὸς τὸ ζῆν. Ne disait mot δὲν ἀμίλει πολλά. Prenant pour... ἐκλαμβάνοντας ὡς... Fort petit πολὺ κοντός. Quand il vint au monde ὅτε ἤλθεν εἰς τὸν κόσμον, ὅτε ἐγεννήθη. Ce qui fit qu'on l'appela ἔνεκα τούτου τὸν ὠνόμασαν. Le souffredouleur de la maison ὁ ἀδιακόπως πειραζόμενος ὑπ' ὄλων, κοινῶς: ὄλοι· εἰς τὴν οἰκίαν τὸν εἶχον ἀπὸ

κλωτσο ἄσέ μπάτσο. Le plus fin ὁ εὐφυστάτος. Le plus avisé ὁ γνωστικώτατος, ὁ συνετώτατος. Très facheuse δυστοχέστατον. De se défaire de... ν' ἀπαλλαγῶσι τῶν... Le cœur serré de douleur μὲ τὴν καρδίαν βαρυαλγῆ. Je ne saurais, τὸ savoir ἐπὶ τῆς σημασίας τοῦ pouvoir : δὲν θὰ ἠδυνάμην, δὲν δύναμαι. De les mener perdre νὰ τὰ ὑπάγω νὰ χαθῶσιν. Ἄ fagoter νὰ δεματιάζουν (φρύγανα). Nous n'avons qu'à nous enfuir ἡμεῖς δὲν ἔχομεν παρά (ἀρκεῖ) νὰ φύγωμεν. Avait beau lui représentait εἰς μάτην παρίστα εἰς αὐτήν. Y consentir νὰ συναινέσῃ εἰς τοῦτο. Ayant considéré ἀναλογισθεῖσα. Quelle douleur ce lui serait τί λύπην θὰ ἠσθάνετο.

ΣΕΛΙΣ 7. Ouït ἤκουσε. Dedans son lit ἐντός τῆς κλίνης του. Qu'ils parlaient d'affaires ὅτι ὠμίλουν περὶ [σπουδαίων] ὑποθέσεων. Il s'était levé doucement εἶχεν ἐγερθῆ ἡρέμα. S'était glissé εἶχεν εἰσχωρήσει, χωθῆ. Sous l'escabelle ὑπὸ τὸ σκαμνίον. Sans être vu χωρὶς νὰ φαίνεται, χωρὶς νὰ τὸν βλέπουν. De bon matin λίαν πρωῖ. On ne se voyait pas l'un l'autre δὲν ἔβλεπον ἀλλήλους. Se mit à couper ἤρχισε νὰ κόπτῃ. Des broutilles φρύγανα. Insensiblement ἀνεπαίσθητως. Par un sentier détourné δι' ἀτραποῦ τινος σκολιᾶς, δυσβάτου. Se virent seuls εἶδον ὅτι ἦσαν μόνα, εὐρέθησαν μόνα. Le long du chemin κατὰ μῆκος τῆς ὁδοῦ.

Au logis εἰς τὴν οἰκίαν. Ils se mirent ἐστάθησαν. Tout contre la porte κολλητὰ εἰς τὴν θύραν. Chez eux οἰκαδὲ. Le seigneur du village ὁ ἄρχων τοῦ χωρίου.

ΣΕΛΙΣ 8. Écu σκοῦδον, ἀργυροῦν νόμισμα τρίφραγκον ἢ ἐξάφραγκον. Il y avait longtemps πρὸ πολλοῦ [χρόνου]. Sur l'heure αὐθωρεῖ. Qu'il n'en fallait παρ' ὅσον ἐγχευάετο. Ils furent rassasiés ἐχόρτασαν. Ils feraient bonne chère θὰ ἔτρωγον καλά. Que nous nous en repentirions ὅτι ἠθέλομεν μετανοήσῃ: δι' αὐτό. S'impacienta à la fin ἔχασεν ἐπὶ τέλους τὴν ὑπομονήν του. Si elle ne se taisait ἐὰν δὲν ἔσιώπα. Ce n'est pas que ὄχι ὅτι. Lui rompait la tête τὸν ἐσκότιζε. De l'humeur τοῦ χαρακτήρος. Qui disent bien αἵτινες ὀμιλοῦσιν ὀρθῶς, φρονίμως. Importunes ὀγληράς. Qui ont toujours bien dit αἵτινες ἀξιοῦσιν ὅτι ὠμίλησαν πάντοτε ὀρθῶς. Tout en pleurs ἔνδακρυς. Si haut τόσον δυνατὰ. Nous voilà! ἐδῶ εἴμεθα! Que je suis aise πόσον χαίρω. Vous avez bien faim πεινᾶτε πολὺ. Comme te voilà crotté! τί λασπωμένος ποῦ εἶσαι! Que je te débarbouille νὰ σὲ καθαρίσω.

ΣΕΛΙΣ 9. Un peu rousseau ὑπόπυρρος. Rousseau πυρρόθριξ. Ils se mirent à table ἐκάθησαν εἰς τὴν τράπεζαν. Qui faisait plaisir ἦτις ἡψυχάριστε: τὸν... Qu'ils avaient eue τὸν ὅποιον εἶχον πάρει. Étaient ravis ὑπερέχαριτον. Pour ne pas

manquer leur coup ἵνα μὴ ἀποτύχωσι τοῦ σχεδίου των. Qu'ils ne fussent entendus ὥστε νὰ μὴ ἀκουσθῶσιν. Qui fit son compte ὅστις ἔκαμε τὸν ὑπολογισμόν του. De sortir d'affaire ν' ἀπαλλαγῆ, νὰ οἰκονομήσῃ τὸ πρᾶγμα. Il ne put en venir à bout δὲν ἠδυνήθη νὰ τὸ κατορθώσῃ. Fermée à double tour διπλοκλειδομένην. Se servir de son pain νὰ μεταχειρισθῆ τὸν ἄρτον του. Par miettes κατὰ ψιχία. Il le serra τὸν ἔκρυψε. Dès qu'ils y furent ἅμα ἔφθασαν ἐκεῖ. Ils gagnèrent un faux-fuyant εἰσῆλθον εἰς τινα ἀτραπὸν. Ne s'en chagrina pas δὲν ἐλυπήθη δι' αὐτό. Il fut bien surpris μεγάλως ἐξεπλάγη.

ΣΕΛΙΣ 10. Plus ils marchaient, plus... ὅσον περισσότερον ἐβάδιζον, τόσον περισσότερον περιεπλάκωντο. Plus ils s'enfonçaient τόσον περισσότερον εἰσέδουν. Qui leur faisait ὅστις ἐπροξένει εἰς αὐτά. De tous côtés πανταχόθεν. Des hurlements ὠρυγίας. Se parler νὰ ὁμιλήσωσι πρὸς ἀλλήλα. Les perça jusqu'aux os διεπέρυσεν αὐτὰ μέχρι ὀστέων. Tout crottés καταλασπωμένα. Que faire de leurs mains τί νὰ κάμωσι τὰς χεῖράς των. Au haut εἰς τὴν κορυφήν. S'il ne découvrirait rien μήπως ἦθελεν ἀνακαλύψει τίποτε. Lorsqu'il fut à terre ὅτε κατέβη. Non sans bien des frayeurs οὐχὶ ἄνευ πολλῶν φόβων. Dans quelque fond εἰς τινα χαράδραν. Par charité δι' ἑ-

λεος. Se mit à pleurer ἤργισε νὰ κλαίῃ. D'un ogre ἐνὸς δράκου.

ΣΕΛΙΣ 11. Ne manqueront pas de nous manger ἐξάπαντος θὰ μᾶς φάγωσι. Nous retirer chez vous νὰ μᾶς πάρετε, νὰ μᾶς δώσετε ἄσυλον εἰς τὴν οἰκίαν σας. Cela étant τούτου οὕτως ἔχοντος. Nous aimons mieux προτιμῶμεν. Que ce soit M. qui nous mange νὰ μᾶς φάγῃ ὁ Κύριος, δηλ. ὁ δράκος. Il aura pitié de nous μᾶς εὐσπλαχνισθῆ. Les fit cacher τὰ ἔκρυψε. Si l'on avait tiré du vin ἐὰν εἶχον ἀντλήσει οἶνον, κοινῶς πιᾶσει κρασί. Il se mit à table ἐκάθησεν εἰς τὴν τράπεζαν. Tout sanglant ὅλως αἰμοσταγής. Il flairait ὠσφραίνεται. Il sentait la chair fraîche ἐμύριζε ὠμὸν κρέας. Il faut que ce soit πρέπει νὰ εἶναι, θὰ εἶναι. Que je viens d'habiller τὸ ὄποιον πρὸ ὀλίγου παρεσκευάσα' habiller ἐπὶ ζῶων· παρεσκευάζω πρὸς μαγείρευμα ἐκδέρων καὶ ἐξεντερίζων τὸ σφάγιον. En regardant sa femme de travers στραβοκυττάζων, ἀγριοκυττάζων τὴν γυναῖκά του. Que je n'entends pas τὸ ὄποιον δὲν ἐννοῶ. Droit κατ' εὐθεΐαν. 'A quoi il tient... τί μ' ἐμποδίζει νὰ φάγω καὶ σέ. Bien t'en prend d'être ἔχεις τύχην ποῦ εἶσαι. 'A propos καταλλήλως. Pour traiter ἵνα φιλεύσω. Se mirent à genoux ἐγονυπέτησαν. Ils avaient affaire au... εἶχον νὰ κάμωσι μὲ τὸν... Bien loin d'avoir pitié ἀντὶ νὰ εὐσπλαγχνισθῆ.

ΣΕΛΙΣ 12. Que ce seraient là de friands morceaux ὅτι θὰ ἤσαν νόστιμα φαγητά. Sur une longue pierre ἐπὶ μακρᾶς ἀκόνης. Empoigné ἀρπάσει, συλλάβει. Ἄ l'heure qu'il est αὐτὴν τὴν ὥραν. Tais-toi σιώπα. Plus mortifiés πρῶτον. Afin qu'ils ne maigrissent pas διὰ νὰ μὴ ἀδυνατίσουν. Fut ravie de joie ὑπερεχάρη. Saisis de peur περιτρόμα. Pour l'ogre ἔσον δ'ἀφορᾷ τὸν δράκον. Il se remit à boire ἐπανήρχισε νὰ πίνη. Ravi d'avoir... περιχαρῆς ὅτι εἶχε μὲ τί νὰ φιλεύσῃ τόσον καλά. Plus qu'à l'ordinaire πλέον τοῦ συνήθους. Ce qui lui donna... τοῦθ' ὅπερ τὸν ἐκτύπησεν ὀλίγον εἰς τὸ κεφάλι. Le nez crochu τὴν ρίνα γρυπὴν. Elles promettaient beaucoup παρεῖχον πολλὰς ἐλπίδας, εἶχον μέλλον. Pour en sucer le sang ἵνα ἐχμυζήσωσι τὸ αἷμα των. De bonne heure ἔνωρίς. Toutes sept καὶ αἱ ἑπτὰ.

ΣΕΛΙΣ 13. Qu'il ne prit à l'ogre quelque remords μήπως ἐπέλθῃ εἰς τὸν δράκον μετάνοιά τις, μήπως μετανοήσῃ ὁ δράκον ὅτι... Afin que l'ogre les prit ἵνα ὁ δράκον τοὺς ἐκλάβῃ. Eut regret d'avoir différé μετενόησεν ὅτι ἀνέβαλε. Nos petits drôles οἱ μικροὶ μας πανοῦργοι. N'en faisons pas à deux fois δὲν πρέπει νὰ διατάσωμεν, χρειάζεται ἀπόφασις. Ἄ tâtons ψηλαφήτι. Qui eut bien peur ὅστις ἐφοβήθη πολύ. Qui lui tâtait la tête ἥτις ἐψηλάφει τὴν

κεφαλὴν του. J'allais faire ἔμελλον νὰ κάμω. Nos gaillards οἱ κατεργαροὶ μας. Sans balancer χωρὶς νὰ διατάσῃ. De cette expédition διὰ τοῦτο τὸ κατόρθωμα.

ΣΕΛΙΣ 14. Par-dessus la muraille ὑπὲρ τὸν τοῖχον. S'étant éveillée ἐξυπνήσας. Va-t'en πήγαινε. Habiller νὰ ἐνδύσῃς ἢ νὰ ἐτοιμάσῃς πρὸς μαγεύρευμα. Fut fort étonnée ἐξεπλάγη μεγάλως. Ne se doutant point μὴ ὑποπτεύουσα. De les aller vêtir νὰ ὑπάγῃ νὰ τὰ ἐνδύσῃ. Elle commença par s'évanouir εὐθὺς ἐλειποθύμησε. Expédient τέχνασμα, μέσον. En pareilles rencontres εἰς τοιαύτας περιστάσεις. Craignant que sa femme ne fût... φοβούμενος μήπως ἡ γυνὴ του ἀργήσῃ πολὺ νὰ κάμῃ τὴν ἐργασίαν. Ils me le payeront θὰ μοῦ τὸ πληρώσουν. Les malheureux τὰ ἄθλια. Tout à l'heure ἄμεσως, εὐθὺς. Une potée d'eau μίαν γύτραν ὕδατος. L'ayant fait revenir ἀφοῦ τὴν συνέφερε. Mes bottes de sept lieues τὰ ὑποδήματα μου τῶν ἑπτὰ λευγῶν, δι' ὧν ἔτρεγεν ἑπτὰ λεύγας τὴν ὥραν ἢ λεύγα ἰσοδ. πρὸς 4 χιλιόμετρα. Il se mit en campagne ἐξεκίνησε. Qu'il aurait fait ὡς ἤθελε κάμει διὰ (ὅσον εὐκόλως θὰ διήρχετο) τὸ ἐλάχιστον βυάκιον. Proche le lieu ἐγγὺς τοῦ μέρους. S'y fourra aussi ἐχώθη καὶ αὐτός. Fort las πολὺ κουρασμένος.

ΣΕΛΙΣ 15. Leur homme τὸν ἀνθρωπὸν των, τὸν φοροῦντα αὐτά.

Comme il n'en pouvait plus ε-
πειδὴ εἶχεν ἀποκάμει. Et vint à
roufler καὶ ἤρχισε νὰ βέγγη. N'en
eurent moins de peur que
quand δὲν ἐφοβήθησαν ὀλιγώτερον
παρ' ὅτε. Et qu'ils ne se missent
point en peine de lui καὶ νὰ μὴ
ἀνησυχήσουν δι' αὐτόν. Gagnèrent
la maison ἔφθασαν εἰς τὴν οἰκίαν.
Et les mit καὶ τὰ ἐφόρεσε. Fées
μαγικά. Qui les chaussait ὅστις τὰ
ἐφόρει. Que si elles eussent été
faites ὡς νὰ ἦσαν καμωμένα. Droit
κατ' εὐθεῖαν. Il a été pris συνε-
λήφθη. De vous venir avertir
de... νὰ ἔλθω νὰ σᾶς εἰδοποιήσω
περί... Tout ce qu'il a vaillant
πάν ὅ,τι ἔχει πολύτιμον, ἀξίας.
Sans miséricorde ἀνηλεῶς. Que
voilà αὐτὰ ἐδώ. Pour faire di-
ligence ἵνα σπεύσω. Et aussi afin
que vous ne croyiez pas καὶ προ-
σέτι ἵνα μὴ νομίσητε. Un affron-
teur ἀπατεῶν.

ΣΕΛΙΣ 16. Ne laissait pas d'
être οὐχ ἦττον ἦτο. S'en revint
ἐπανῆλθεν. Qui ne demeurent pas
d'accord οἵτινες δὲν συμφωνοῦσιν.
Qu'il n'avait pas fait conscience
de... ὅτι δὲν εἶχε θεωρήσει ὡς ἀδικον.
Il ne s'en servait δὲν τὰ μετεγει-
ρίζετο. De bonne part ἐκ καλῆς
πηγῆς. Même pour avoir bu et
mangé καὶ μάλιστα διότι ἔφαγον
καὶ ἔπιον. Eut chaussé ἐφόρεσεν.
Il s'en alla à la cour μετέβη εἰς
τὴν αὐλήν, εἰς τὰ ἀνάκτορά. Qu'on
était en peine ὅτι ἀνησύχουν
περί... A deux cents lieues de là

εἰς 200 λευγῶν ἀπόστασιν ἐκεῖθεν.
Et du succès καὶ περὶ τῆς ἐκβά-
σεως. S'il le souhaitait ἂν τὸ ἐπε-
θύμει. S'il en venait à bout ἂν
τὸ κατώρθωνεν. L'ayant fait con-
naître καταστήσαντος αὐτὸν γνω-
στόν. Parfaitement ἀξιόλογα, ἀ-
δρῶς. Beaucoup de bien πολλὴν
περιουσίαν. Il mit toute sa famille
à son aise κατέστησεν ὅλην τὴν
οἰκογένειάν του εὐπυρον. Des offi-
ces de nouvelle création νεοσύ-
στατα ἀξιώματα. Il les établit
tous τοὺς ἀποκατέστησε πάντας.
Et fit parfaitement bien sa cour
καὶ ἐξετέλεσεν ἄριστα τὰ πρὸς τὸν
βασιλέα καθήκοντά του.

ΣΕΛΙΣ 18. Plus rigoureux δει-
νοτέρας, βαρύτερας. D'une condi-
tion privée ἰδιωτικῆς τάξεως.
Dans des bocages odoriférants.
ἐντὸς εὐωδῶν ἀλσῶν. D'une onde
pure διαυγοῦς ὕδατος. Y faisaient
sentir ἐπροξένουν ἐκεῖ. Faisaient
résonner ces bocages ἔκαμνον ν'
ἀντηχῶσι τὰ ἄλση ταῦτα. Qui nais-
saient ἄτινα ἐφύοντο. Les ardeurs
de la furieuse canicule τοὺς καύ-
σωνας τῶν σφοδρῶν κυνικῶν καυ-
μάτων. Les noirs aquilons ὁ μέ-
λας, ὁ σφοδρὸς βορρᾶς. Les rigueurs
τὰ ψύγη. La guerre altérée de sang
ὁ αἰμοδιψῆς πόλεμος. La cruelle
envie ὁ σκληρὸς φθόνος. D'une
dent venimeuse διὰ δηλητηριώ-
δους ὀδόντος. Des vipères entortil-
lées ἐχίδνας περιπεπλεγμένας.
Avec ses sombres voiles μὲ τὸν
ζοφερὸν αὐτῆς πέπλον. Et qui n'est

que ténèbres ὅπερ δὲν εἶναι εἰμὴ σκότος. Plus subtilement ὀξύτερον, διαπεραστικώτερον. Que les rayons du soleil ne pénètrent παρ' ὅσον αἱ ἀκτίνες τοῦ ἡλίου διαπερῶσιν.

ΣΕΛΙΣ 19. S'incorpore συσσωματοῦται. Elle fait naître en eux γεννᾷ, παράγει ἐν αὐτοῖς. Ce goût αὐτῆ ἢ ἀπόλαυσις. Sont rassasiés εἰσὶ κεκορεσμένοι, κορέννυνται. Leur plénitude ἢ πλήρωσις αὐτῶν. Affamés πειναλέοι. Le comble de leur félicité ἢ ἄκρα αὐτῶν εὐδαιμονία. Tels que les dieux ὡς οἱ θεοί. Les espérances même καὶ αὐταὶ εἶτι αἱ ἐλπίδες. Qui coûtent ... αἰτινες προξενοῦσι, γίνονται αἰτιται. Ne peuvent y avoir aucune entrée οὐδόλως εἰσχωροῦσιν ἐκεῖ. Couvert de neige χιονοσκεπής. Fendent διασχιζουσι. Seraient renversés ἤθελον ἀνατραπῆ. Être émus νὰ παραχθῶσιν. Ils ont pitié des misères οἰκτεῖρουσι τὰς ἀθλιότητας. Qui accablent αἰτινες κατατρέχουσιν.

ΣΕΛΙΣ 20. Est peinte εἶναι ἐζωγραφημένη, καταφαίνεται. N'a rien de folâtre οὐδὲν ἔχει τὸ φιλοπαῖγμον. Qui les transporte ἤ τις τοὺς παραφέρει, τοὺς οἰστρηλατεῖ. Sans interruption ἀδιακόπως. Saisissement ἔκστασις. Elle ne languit δὲν ἐξέσθνεῖ. Le transport de l'ivresse τὴν παραφορὰν τῆς μέθης. Ils s'entretiennent ensemble συνδιαλέγονται. Ils foulent à leurs pieds περιφρονοῦσι. De leur ancienne condition τῆς παλαιᾶς

αὐτῶν καταστάσεως. Ils repassent ἀναπολοῦσιν, ἀναμνησκονται. Au travers de... διὰ (μέσου) τῶσων κινδύνων. Quoi de divin τι τὸ θεῖον. Ils goûtent ἀπολαμβάνουσιν. Qu'ils le seront toujours ὅτι θὰ εἶναι: εὐτυχῆς πάντοτε. Ils ne font δὲν ἀποτελοῦσιν. Un flux et reflux παλίρροια. Ravissement ἔκστασις.

ΣΕΛΙΣ 21. Soucis μερίμνας. Les dieux mêmes αὐτοὶ οἱ θεοί. Rien ne peut flétrir οὐδὲν δύναται νὰ μαράνη. L'heureuse situation τὴν κατὰλληλον θέσιν. Qui se touchent presque ἄτινα συνέχονται σχεδόν. Par la douceur de son climat διὰ τὸ εὐκράες αὐτῆς κλίμα. Mettent à l'abri προφυλάττουσιν. Au pied εἰς τὰς ὑπωρείας. De gras pâturages παχειας νομάς. Les taureaux qui mugissent τοὺς μυκωμένους ταύρους. Les brebis qui bêlent τὰ βελάζοντα πρόβατα. Bondissent σκιρτῶσιν. Y règnent ἐπικρατοῦσιν ἐκεῖ. Le souffle empesté ἢ λοιμώδης πνοή.

ΣΕΛΙΣ 22. Y abondent ἀφθουοῦσιν ἐκεῖ. Qu'il y ait dans l'univers ὅπου ὑπάρχουσιν εἰς τὴν ὑφήλιον. Mòles προκυμαίας. Une forêt de mâts δάσος ἰσῶν. Qu'à peine peut-on découvrir ὥστε μόλις δύναται τις νὰ διακρίνη. S'appliquent ἀσχολοῦνται. Ne les dégoutent jamais du...δὲν τοὺς κάμνουσι ν' ἀηδιάσωσι ποτέ τὴν... De tous côtés πανταχοῦ. Lin λίνον. La pourpre tyrienne τὴν τυρίαν πορφύραν. Teinte βεβαμμένην. On

s'en sert μεταχειρίζονται αὐτήν. Qu'on rehausse ἄτινα καλλύνουσι. D'une broderie d'or et d'argent δι' ἀργυροχρύσων ποικιλμάτων. Jusqu'au détroit de Gadès μέχρι τοῦ πορθμοῦ τῶν Γαδεΐρων.

ΣΕΛΙΣ 23. Oisifs ἀργούς. Chercher des nouvelles νὰ μάθωσι νέα. Dans la place publique ἐν τῇ ἀγορᾷ. A décharger νὰ ἐκφορτώνωσιν. A ranger νὰ τακτοποιῶσι. De ce qui leur est dû τῶν ὀφειλομένων αὐτοῖς ὑπὸ...Ou de ployer...ἢ νὰ διπλώνωσι τὰ πολυτελεῖ ὀφάσματα. Je prétends σκοπέω. Il ne tient qu'à toi ἀπὸ σοῦ ἐξαρτᾶται. Qu'il te faut ἤτις σοὶ ἀρμόζει, σοὶ πρέπει. Sans autorité ἀνευ ἐξουσίας. Qui n'avait que la cape et l'épée ὅστις εἶχε μόνον τὸ φόρεμα καὶ τὸ ξίφος, μόνον φαινομενικὴν ἀξίαν. Tu n'as point de honte δὲν αἰσχύνεσαι διόλου. Se désaltérer νὰ πῆ, νὰ καταπαύσῃ τὴν δίψαν του. Sans faire tarir des rivières χωρὶς νὰ στερεύσῃ ποταμούς. Qu'après s'être lassés de tuer εἰμὴ ἀφοῦ ἀπέκαμον φονεύοντες.

ΣΕΛΙΣ 24. Errant en foule πλανωμένως σωρηδόν. Vaut ἀξίζει. Un coap de fureur et de désespoir πρᾶξις μανιώδης καὶ ἀπεγνωσμένη. Nous dévouer...νὰ ἐκτεθῶμεν εἰς βέβαιον κίνδυνον. Ce qu'il en coûte πόσον δυσχερὲς εἶναι. Mettre dans la servitude νὰ ὑποδουλώσῃ. Ranima ἀνεπτέρωσε. Fut bien employée ἀπέβη λίαν χρησι-

μος. Que je suis fâché...πόσον λυπούμαι διότι δὲν εἰσῆλθον. J'aurais mis en cendres ἤθελον ἀποτεφρώσει. Comme j'y mis ὡς ἀπετέφρωσα. T'imagines-tu φαντάζεσαι, νομίζεις. Chatouiller...νὰ ἡδύνη τὰς ἀκοᾶς σου. Prêt à être jugé ἔτοιμος νὰ κριθῆς. Colère ὀργίλη. Emportée ὀργίλος. Tu faisais fouetter διέτασες νὰ μαστιγώσωσι. Tu méritais bien d'être fouetté ἤξιζες τῷ ὄντι σὺ νὰ μαστιγωθῆς. Pour cette extravagance διὰ τὴν μορῖαν ταύτην. T'en souviens-tu? τὰ ἐνθυμεῖσαι; Que tu fis jeter ἄτινα διέταξες νὰ ρίψωσι. Plaisant homme γελῶις. Tu fus contraint ἠναγκάσθης. A la hâte ἐσπευσμένως.

ΣΕΛΙΣ 25. Voilà à quoi aboutit ἰδού ποῦ καταντᾷ. Quel moyen τίνι τρόπῳ. Je fais plus de cas περὶ πλείονος ποιῶμαι. De mener une vie dure νὰ διάγω ἐν σκληρᾷ ῥαγωγίᾳ. Pour faire régner les lois ἵνα καθιστῶ ἰσχύοντας τοὺς νόμους. De quoi percer τὰ μέσα πρὸς διάτρησιν τοῦ...Que nous n'en avions παρ' ὅσον ἡμεῖς εἶχομεν. Lâches et efféminés τοὺς ἀνάδρους καὶ ἐκτεθλυμμένους. Était dans les fers ὑπεδουλοῦτο. N'eût pu δὲν ἤθελε δυναθῆ. Aguerri ἐμπειροπόλεμος.

ΣΕΛΙΣ 26. Pour prévenir ἵνα προλάβῃς. Il fallait que tu en fisses ἔπρεπε νὰ διαπράξῃς (τοιοῦτο). Était aussi gâté que tu l'étais ὦν τόσον διεφθαρμένος ὅσον ἦσο. Tu étais plus facile à surprendre σὺ

ἤθύνασο νά κατάληφθῆς εὐκολώτερον. Dont il n'en devait ἔξ ὧν δὲν ἔμελλε νά μείνη...

ΣΕΛΙΣ 27. Milord μιλόρδος, προσηγορία τῶν ὁμοτίμων τῆς Ἀγγλίας. L'un et l'autre ἀμφότεροι. Pour se lier ἵνα συνδεθῶσι διὰ φιλίας. Aussi ὅθεν, διό. Sur les prérogatives...περὶ τῶν πλεονεκτημάτων τῶν δύο ἐθνῶν, τοῦ Γαλλικοῦ καὶ τοῦ Ἀγγλικῶ. Accordait συνεφώνει με τόν...En revanche ἀντί τούτου. Le sens commun τὸν κοινὸν νοῦν, τὴν ὀρθὴν κρίσιν.

ΣΕΛΙΣ 28. Convenait du fait συνεφώνει περὶ τούτου. Se répandait ἐσύγναζεν εἰς τὰς συνναστροφάς. Tenait registre des...ἐσημείωνε τὰς...Se fit annoncer ἀνήγγειλε τὴν ἀφίξιν αὐτοῦ, ἦλθε νά παρουσιασθῆ. Je vis ζω. Je me suis cru trop heureux ἐθεώρησα μέγα εὐτύχημά μου. Comme il m'arrive ὡς μοὶ συμβαίνει. Se mêler des affaires d'État ν' ἀναμιγνύεται εἰς τὰ πολιτικά. Inconsideré ἀπερίσκεπτος. Et vous en avez déjà tenu ὑμεῖς δ' ἔχετε ἤδη εἶπει. Les inquisiteurs d'État οἱ ἱεροδικασταί, δικασταί ἐπιτετραμμένοι τὴν ἀνακάλυψιν τῶν συνωμοσιῶν. Que vous n'écriviez ὅτι γράφετε. De science certaine ἐκ θετικῆς πηγῆς. Une visite κατ' οἶκον ἔρευναν. Pour toute récompense ἀντί πάσης ἀνταμοιβῆς. Et qu'on vous prit καὶ ἐὰν σᾶς συναλάμβανον.

ΣΕΛΙΣ 29. Secrétaire γραφεῖον.

Il n'eut pas de peine δὲν ἐδυσκολεύθη. De ce qui pouvait lui être arrivé τί ἄρά γε τῷ εἶχε συμβῆ. Lui rend compte διηγεῖται αὐτῷ. Sa chaise de poste τὴν ταχυδρομικὴν του ἄμαξαν. Sans délai ἀμελλητί. Remettons-nous ἄς συνέλθωμεν (ἐκ τῆς παραχῆς). À tête reposée με τὴν ἡσυχίαν μας. Ou elle ne tient...ὅπου κρέμαται ἀπὸ μίαν κλωστήν. Pour prix ὡς ἀμοιβήν. Des inquisiteurs eux-mêmes παρ' αὐτῶν τούτων τῶν ἱεροδικαστῶν.

ΣΕΛΙΣ 30. Ce conseil τοῦτο τὸ συνέδριον. Qu'il y ait ποῦ ὑπάρχει. Pour en approcher ἵνα τὸ πλησιάσῃ. À d'autres! ἀλλοῦ (νά τὰ εἰπῆτε αὐτά). Comme un gueux ὡς ἐπαίτης. Pour être bien payée ὥστε νά πληρώνεται καλῶς. Pour vous χάριν ὑμῶν. Au hasard με κίνδυνον. Et que vous le déferiez καὶ νά τὸν καταγγεῖλητε. Chanson que tout cela λῆρος ταῦτα! λόγια! À déloger au plus vite ν' ἀναχωρήσῃ ὅσον τάχιστα. Tout court αἰφνιδίως. Cela est même αὐτὸ εἶναι μάλιστα. Une once οὐγκία, κόκκος κρίσεως.

ΣΕΛΙΣ 31. Cent livres ἑκατὸν λίτραι. Quel tour τί παιγνίδι. Sans dire adieux χωρὶς ν' ἀποχαιρετήσῃ. Des gens d'esprit πνευματώδεις ἄνθρωποι.

ΣΕΛΙΣ 3. Pour les faire vivre πρὸς συντήρησιν αὐτῶν. En lui-même ἐνδομύχως. Ou que je tombe malade ἢ ἐὰν ἀσθενήσω. Ne

le quittait point ἤτο πάντοτε παροῦσα εἰς τὸν νοῦν του. Rongeait κατεβίβρωσκεν.

ΣΕΛΙΣ 33. Il ne s'y était point arrêté δὲν εἶχε δόσει προσοχὴν εἰς αὐτήν. Qui veille sur elles ὅστις φροντίζει δι' αὐτά. Intérieurement ἐνδομύχως. En sortir ἐξερχόμενα ἐκεῖθεν. Y revenir encore ἐπανερχόμενα ἐκεῖ πάλιν. Côte à côte πλάγι πλάγι. Nouvellement éclos νεωστὶ ἐκκολαφθέντα. Quand il fut retourné ὅτε ἐγύρισε. Becquée φώμισμα, ὅσην τροφήν λαμβάνει τὸ πτηνὸν διὰ τοῦ ράμφους διὰ τὸ τάγισμα τῶν νεοσσῶν. Un vautour εἰς γύψ. Se débattant ἀσπαίρουσα. Sous sa serre ὑπὸ τὸν ὄνυχά του. A cette vue εἰς ταύτην τὴν θέαν, ἰδὼν τοῦτο. Les miens n'ont... καὶ τὰ ἰδικά μου ὡσαύτως μόνον ἐμὲ ἔχουσι. Si je leur manque ἐὰν μὲ χάσωσι. De retour aux champs ἐπιστρέψας εἰς τοὺς ἀγρούς. Il s'achemina ἐπορεύθη. Bien portants ὑγιῆ.

ΣΕΛΙΣ 34. Avoir pâti νὰ εἶχεν ὑποφέρει. Ce qui se passerait τί θὰ συνέβαινεν. En hâte ἐν σπουδῇ. Il y en eut pour tous ἤρκεσε δι' ὅλα. Ne furent point délaissés δὲν ἐγκατελείφθησαν. Qui s'était défié ὅστις εἶχε δυσπιστήσει. S'inquiéter ν' ἀνησυχῆ τις. De pourvoir eux-mêmes νὰ ἐπαρκῶσι μόνα των. Que tes armes soient bénies ἔστωσαν εὐλογημένα τὰ ὄπλα σου. Pour la sainte cause ὑπὲρ τοῦ ἱεροῦ ἀγῶνος.

ΣΕΛΙΣ 35. De l'oppression ἐκ τῆς καταδυναστεύσεως. Leurs chaînes τὰς ἀλύσεις, τὰ δεσμά των. Contre les hommes iniques κατὰ τῶν ἀδίκων ἀνθρώπων. Pour ceux ὑπὲρ ἐκείνων. Foulent aux pieds καταπατοῦσι. La proie ἡ λεία. Ne maudissent μὴ καταρῶνται. Où il leur fut dit... καθ' ἣν ἐλέγηθη αὐτοῖς: υἱὸς ἐγεννήθη ὑμῶν. Le serrèrent τὸν ἔθλιψαν. Ce qui en restait ὅσον ἔμενεν.

ΣΕΛΙΣ 36. Les oppresseurs οἱ δυνάσται, οἱ τύραννοι. Au fond des cachots εἰς τὰ βάθη τῶν εἰρκτῶν. Les barrières τοὺς φραγμούς, τὰ ἐμπόδια. De s'embrasser νὰ περιπτυχθῶσιν ἀλλήλους. D'en haut οὐρανόθεν. Qui adoucit... ἤτις ἀνακουφίζει τὰναπόφευκτα δεινά.

ΣΕΛΙΣ 37. Était toujours loué, trompé et volé ἐπηρεῖτο, ἠπατᾶτο καὶ ἐκλέπετο πάντοτε. A qui pillerait τις νὰ διαρπάσῃ πρῶτος.

ΣΕΛΙΣ 38. La mode établie τὴν ἐπικρατήσαν συνήθειαν. Revenait περιήρχετο. Confia sa peine ἐξεμυστηρέυθη τὸν πόνον του. Ne sauriez-vous pas μὴπως ἤξεύρετε. Une façon infailible ἓνα τρόπον ἀλάνθαστον. Qui ait ὅστις νὰ ἔχη. Comment il fallait s'y prendre πῶς ἔπρεπε νὰ τὸ κάμη. Un entrechat ἐν ἐλαφρὸν πῆδημα. Je ne vous répons pas δὲν σᾶς ἐγγυῶμαι. Indubitablement ἀναμφιβόλως. Quelque secret surnaturel ὑπερφυσικόν τι μυστήριον, μέθοδον. Elle sera bien convaincue θέλει

όντως πεισθῆ. Fut bien plus étonné d'entendre ἐξεπλάγη πολύ μάλλον ἀκούσας. Que si on le lui avait donné παρ' (ὅσον θά ἐξεπλήσσετο) ἐάν τὸ εἶχον παραστήσει εἰς αὐτόν. Comme vous l'entendrez ὅπως γνωρίζετε.

ΣΕΛΙΣ 39. Plus que vous ne pensez περισσότερον παρ' ὅσον νομίζετε. Il fit publier διεκέρυξεν. Eussent à se rendre ὄφρην να μεταβῶσι. Le premier de la lune du Crocodile τὴν πρώτην τοῦ μηνὸς τοῦ Κροκοδείλου· πολλοὶ Ἀνατολικοὶ λαοὶ ὑπολογίζουσι τοὺς μῆνας ἐκ τῶν περιστροφῶν τῆς σελήνης, δίδουσι δὲ εἰς τὴν ἐπάνοδον ἐκάστης νέας σελήνης τὸ ὄνομα ζῆφου τινὸς ἢ ἄλλου ἀντικειμένου. On avait fait venir εἶχον φέρει. Qui avait le mot ὅστις ἦτο προσιδοποιημένος, ὅστις ἐγνώριζε τὸ μυστικόν. Qu'on les fit danser να τοὺς βάλουν να χορεύσουν. Les reins courbés τὴν ὄσφυν κυρτήν. Tout bas χαμηλοφώνως. Formait des pas ἔκαμνε βήματα. La tête haute με τὴν κεφαλὴν ὀρθίαν. Le regard assuré με τὸ βλέμμα θαρραλέον. Le jarret ferme με τὴν ἰγνὸν σταθεράν. L'honnête homme! τί τίμιος ἄνθρωπος! Furent punis et taxés ἐτιμωρήθησαν καὶ κατεδικάστησαν εἰς πρόστιμα. Dans le temps qu'il avait été καθ' ὃν χρόνον εἶχε μένει. Fut fâché δυσχερεστήθη. Filous κλέπται.

ΣΕΛΙΣ 40. Parvint à faire... κατώρθωσε να κάμη εἰρηγικὸν λαὸν ἐν

ἔθνος παραχοποιόν. Après l'avoir été ἀποῦ ὑπῆρξεν ἐπικίνδυνος. Sans faire tort au courage χωρίς να βλάψωσι τὴν ἀνδρείαν. Avec dignité σεμνῶς, ἀξιοπρεπῶς. Tiennent à si peu de chose ἐξαρτῶνται ἐκ τοσούτω ἀσημάτων πραγμάτων. D'aller à cheval τοῦ ἵππεύειν. Dont on fut redevable ἦν ὄφρην. 'A la longue σὺν τῷ χρόνῳ. Les horreurs de Brinvillier αἱ κακουργίαι τῶν Βρενβιλιέ. Ἡ μαρκησία de Brinvilliers, περιβόητος φαρμακεύτρια, ἀπεκεφαλίσθη καὶ ἐκάη τῷ 1676. Voisin περιώνυμος κακουργός, ἐκάη ζῶσα ἐν Παρισίοις τῷ 1680 ὡς συνένοχος τῆς προηγουμένης. Que de la canoniser ὅσον καὶ να ἐκθειάσῃ αὐτό. Trappe διάσημον μοναστήριον ἱδρυθὲν τῷ 1140 ἐν Γαλλίᾳ, μεταρρυθμισθὲν τῷ 1662, καὶ οὗτινος αἱ μοναχοὶ ἐτήρουν διηγενησιωπήν. États de vie κοινωνικαὶ τάξεις. Étaient reconnaissables ἦσαν εὐγνώριστοι, ἀνεγνωρίζοντο. 'A la profession des armes διὰ τὸ στρατιωτικὸν ἐπάγγελμα. Les gens de justice αἱ δικαστικοί. Rebutante ἀηδῆ. En robe με τὴν τήβεννον. Il en était de même τοῦτ' αὐτὸ συνέβαινεν.

ΣΕΛΙΣ 41. A gagné... εἰσεχώρησε, διεδόθη εἰς πάσας τὰς κοινωνικὰς τάξεις. Se sont ressenties ἠσθάνθησαν τὴν ἐπίδρασιν ὄλων... De pages τῶν ἀκολούθων. De domestiques de livrée τῶν θεραπεπόντων ἐν οἰκοστολή. Que se montrer en public ἢ να ἐπιδεικνύονται

δημοσίᾳ. Dans le commerce du monde εἰς τὰς κοινωνικὰς σχέσεις. Ont fait de Paris une ville κατέστησαν τοὺς Π. πόλιν. L'emporte ὑπερέχει. 'Α faire leur séjour νὰ διαμείνωσιν. En sortent ἀποδημῶσιν ἐξ αὐτῆς. Le rebut τὰ περιτρίψματα.

ΣΕΛΙΣ 42. Émigrants μετανάσται. L'édit de Nantes διάταγμα ἐκδοθὲν ὑπὸ Ἑρρίκου τοῦ Δ' τῷ 1598 ὑπὲρ τῶν διαμαρτυρομένων, ἀνακληθὲν ὑπὸ Λουδοβίκου τοῦ ΙΔ' τῷ 1685. Engagea ἔπεισε. Le khan ὁ γάνης, στρατηγὸς παρὰ Τατάρους, Πέρσαις, κλπ. 'Α souffrir νὰ ἐπιτρέψῃ. Un exprès ἔκτακτον ταχυδρόμον. Le Grand Seigneur ὁ Σουλτᾶνος. Le fetfa ὁ φετφᾶς, ἀπόφασις τοῦ μουφτῆ, νομοδιδασκάλου παρ' Ὀθωμανοῖς. Forgés πλαστοί. On venait d'envoyer πρὸ ὀλίγου εἶχον στείλει. 'Α la Porte παρὰ τῆς Ὑψηλῆς Πύλης. Le ministre ὁ πρεσβευτῆς.

ΣΕΛΙΣ 43. Pour toute réponse ἀντι πάσης ἀπαντήσεως. Lui fit voir τῷ ἔδειξε. Pour lui faire avoir ἵνα προμηθευθῇ. En attendant que μέχρις οὗτου. Chevaux ἵπποις. Droit κατ' εὐθείαν. Au fil de l'épée ἐν στόματι μαχαίρας. Qu'ils ont supposé ἦν ἐπλαστογράφησαν. Se mit en colère ὠργίσθη. Je saurai θὰ ἐυνηθῶ. Se mirent à genoux ἐγονυπέτησαν. De plus προσέτι.

ΣΕΛΙΣ 44. Leurs estomacs τὰ στήθη των. Que ce fut ἵνα γείνη

τοῦτο, ἵν' ἀποθάνωσιν. Il n'y eut plus alors qu' à obéir δὲν ἔμεινε πλέον τότε ἢ νὰ ὑπακούσωσιν. Eut honte ἠσχύνθη. Se flattait ἐσεμνύετο, ἐκαυχᾶτο. De soutenir les efforts ν' ἀποκρούσῃ τοὺς ἀγῶνας. Chancellerie ἀρχιγραμματεία. Des officiers de la bouche τῶν σιτιστῶν ἀξιοματικῶν. Les palefreniers οἱ ἵπποκόμοι. 'Α tout le monde εἰς ὅλους. On ne fut pas longtemps sans voir δὲν ἤργησαν νὰ ἴδωσιν.

ΣΕΛΙΣ 45. Pièces de canon τηλεβόλα. Mortiers ὀλμοὺς. Les queues de cheval αἱ σηματοῖα τῶν Τούρκων πασσάδων φέρουσαι οὐράς ἵππων. Allah! Θεέ! τὸ ἐπιφώνημα τῶν Τούρκων. Se faisaient entendre ἠκούοντο. Demirbâch λέξις τουρκικὴ: σιδηρᾶ κεφαλὴ, ἰσχυρογνώμων, ἀμετάπειστος. Il prend le parti ἀποφασίζει. Des janissaires τῶν γιανιτσαράων. En propres mots αὐτολεξεί. Amman ἔλεος, λέξις τουρκικὴ. Loin d'obéir ἀντὶ νὰ ὑπακούσωσιν. En tumulte θορυβῶδῶς ἀτάκτως. Supposés πλαστοί. Il feignit προσεποιήθη. Donner l'assaut νὰ διατάξῃ ἔφοδον.

ΣΕΛΙΣ 46. Eussent seuls l'honneur ἔχωσι μόνοι τὴν τιμὴν. De retour à B. ἐπιστρέψας εἰς Β. De se mettre entre leurs mains νὰ παραδοθῇ εἰς χεῖράς των. Et de souffrir καὶ νὰ ἐπιτρέψῃ. Qu'il n'eût pris ὅπερ δὲν ἤθελε μεταχειρισθῇ. Que d'être réduit παρὰ ν' ἀναγκασθῇ. Lui avait fait te-

πῆ εἶχεν ἀποστείλει. Bourse ἐν Ἀνατολῇ: 500 γρόσια.

ΣΕΛΙΣ 47. Plier sous la nécessité νὰ υποκύψῃ εἰς τὴν ἀνάγκην. Par la voie des négociations διὰ τῶν διαπραγματεύσεων. Aigri-rait sans ressource θὰ ἐξηρέθιζεν ἄνευ ἐλπίδος διορθώσεως, ἀνεπανορθώτως. Il aimait mieux προετίμα. Sans les vouloir voir χωρὶς νὰ θελήσῃ νὰ τοὺς ἴδῃ. Leur fit dire διεμήνυσεν αὐτοῖς. S'en retournèrent ἀπῆλθον. Qu'il périsse! ἄς χαθῇ, ἄς φονευθῇ! Rendre compte νὰ ἐκθέσωσι, ν' ἀφηγηθῶσι. Sans délai ἀμελλητί. Qu'ils en avaient eu peu ὅσῃν ὀλίγην εἶχον. A tirer νὰ βάλλωσιν.

ΣΕΛΙΣ 48. Furent enveloppés... περιεκυκλώθησαν καὶ ἡγματοπίσθησαν. S'étaient laissés prendre εἶχον σταθῆ νὰ συλληφθῶσι. De sang-froid ψυχραίμως. Pro aris et focis ὑπὲρ βωμῶν καὶ ἐστῶν. En sentinelle πρὸς φρουρήσιν. Du mieux qu'on avait pu ὅσον εἶχον δυνηθῆ καλλίτερον. Tout accoutumés qu'ils étaient καίτοι ἦσαν συνειθισμένοι. Ne pouvaient se lasser d'admirer δὲν ἠδύναντο νὰ παύσωσι ἀπὸ τοῦ νὰ θαυμάζωσιν. En plaisantant παίζων. Faisaient ἀπετέλουν. S'étaient rendus maîtres εἶχον κυριεύσει. A la réserve πλήν, ἐκτός. En avait fait autant εἶχε πράξει: τὸ αὐτό. En cas qu'on pût le prendre ἐν ἡ περιπτώσει: ἤθελον δυνηθῆ νὰ τὸν συλλάβωσι. Qui s'approchaient de sa per-

sonne οἵτινες ἐπλησίαζον αὐτόν. Son mousqueton τὸ βραχύκαννον (κοντοτοῦφεκον) αὐτοῦ.

ΣΕΛΙΣ 49. Dans l'instant παρρηθῶς. On la barricade φράττουσι, ὀχυροῦσιν αὐτήν. De chez moi ἐκ τοῦ οἴκου μου. Se mettant à la tête de son monde ἡγούμενος τῶν ἀνδρῶν αὐτοῦ. Qui donnait ἦτις ἔφερεν. Et fait feu καὶ πυροβολεῖ. Dans la chaleur du combat ἐν τῇ ἀκμῇ τῆς μάχης. D'un coup d'épée δι' ἐνὸς ξιφισμοῦ.

ΣΕΛΙΣ 50. On s'en servit à propos μετεχειρίσθησαν αὐτὰ προπόντως. A bout portant ἐκ τοῦ συστάδην. En vie ζῶντα. Jugèrent à propos ἔκριναν πρέπον. De mettre le feu νὰ πυρπολήσωσιν. Entortillées περιτετυλιγμένα. Fut en flammes ἀνεφλέγη. Empêcha d'y penser ἡμπόδισε ἀπὸ τοῦ νὰ τὸ σκεφθῆ. Se tenaient ἔμμενον.

ΣΕΛΙΣ 51. Était à l'épreuve du feu ἀντεῖχεν εἰς τὸ πῦρ. Gagner cette maison νὰ φθάσωσιν εἰς ἐκείνην τὴν οἰκίαν. Le créa τὸν ἀνηγόρευσε. En désespérés ἀπεγνωσμένος. Clin d'œil ριπή ὀφθαλμοῦ. Pour s' épargner la douleur... ἐν' ἀποφύγη τὴν λύπην τοῦ νὰ τὸ παραδόσῃ.

ΣΕΛΙΣ 52. Se vit saisi εἶδεν ὅτι συνελήφθη. Avait dû le mettre εἶχεν ὡς εἰκὸς ἐμβάλει: αὐτόν. Firent place ὑπεχώρησαν. Un coup d'œil de colère ὀργίλον βλέμμα.

ΣΕΛΙΣ 53. Tout galonné στολισμένον μὲ γαλόνια, γεμῆτον γα-

λόγια. Lui fit la révérence ὑπεκλίθη πρὸ αὐτοῦ. Ἀ voix basse χαμηλοφώνως. Au haut εἰς τὴν κορυφήν. Il donna deux coups de sonnette ἐσήμανε δῖς. Par l'air de cérémonie ἐκ τῆς ἐθιμοτυπίας. La société ἡ ὁμιλία.

ΣΕΛΙΣ 54. Disposée en groupes τεταγμένη καθ' ὁμίλους. Était à une partie de boston ἔπαιξε ἐν παιγνίδι μποστὸν (εἶδος χαρτοπαιδιᾶς). D'en sortir νὰ ἐξαγάγη ἐξ αὐτοῦ. Chuchotaient ἐψιθύριζον. Un des partners εἷς τῶν συμπαικτῶν. Avait arrangé son jeu εἶχε τακτοποιήσει τὰ χαρτὰ του. Jouait impatientement des doigts ἔπαιξε, ἐκτύπα ἀνυπομῶνως τοὺς δακτύλους. Déconcertée τεθορυβημένη. Fit rire tout le monde ἔκαμεν ὅλους νὰ γελάσουν. D'un signe de tête δι' ἑνὸς νεύματος. De Wassili-Ostrow ἰδὸς τῆς Πετροπούλεως. Fut plus à son aise ἔλαβε περισσότερον θάρρος.

ΣΕΛΙΣ 55. Que leur maîtresse ὅσον ἡ δέσποινα, ἡ κυρία αὐτῶν. Avait souvent fait parler εἶχε πολλάκις βάλει νὰ ὁμιλήσωσιν. En regardât... ἐθεώρει τὴν ἐπιτυχίαν τοῦτον. S. M. I.=sa majesté impériale ἡ Αὐτῆς Αὐτοκρατορικῆς Μεγαλειότης. De la faire parvenir νὰ τὴν διαβιβάσῃ. Lui fit dire τῇ παράγγειλεν. Il était en ville ἦτο ἐξω, ἔλειπεν.

ΣΕΛΙΣ 56. Pressentit προησθάνθη. Qui devait en assurer le succès ἦτις ἐμελλε νὰ ἐξασφαλίσῃ

τὴν ἐπιτυχίαν αὐτῶν. Partagea συνμεμερίσθη. Incessamment παραχρήμα, ταχέως. Fut prête à se trouver mal ὀλίγον ἔλειψε νὰ λοιποθυμῆσῃ. Je n'ai donc pas mis en vain...δὲν ἀνέθηκα λοιπὸν εἰς μάτην τὰς ἐλπίδας μου εἰς ὅμᾶς.

ΣΕΛΙΣ 57. On donna quelques soins... ἐπεμελήθησαν ὀλίγον τὴν ἀμφίεσιν αὐτῆς. D'après le précis κατὰ τὴν περίληψιν. L'usage du monde τὸν τρόπον τοῦ φέρεσθαι. La revision de son procès τὴν ἀναθεώρησιν τῆς δίκης του. Lui fit remettre διέταξε νὰ τῇ δώσωσι. Pénétrée de son bonheur συγκεκριμένη ἐκ τῆς εὐτυχίας τῆς.

ΣΕΛΙΣ 58. Fort dépourvue λίαν ἐνδεής, ἄπορος. La bise ἡ ψυχρὸς ἄνεμος.

ΣΕΛΙΣ 59. Crier famine ὀδύρομαι λιμὸν, φωνάζω ὅτι πεινῶ. Avant l'ouït πρὸ τοῦ θερτισμοῦ. Foi d'animal σοὶ δίδω λόγον ζώου. Principal κεφάλαιον. C'est là son moindre défaut τοῦτο εἶναι τὸ ἐλάττωμα δι' ὃ ἐλάχιστα δύναται νὰ τὸν ὀνειδίσῃ τις, δὲν ἔχει αὐτὸ τὸ ἐλάττωμα. Ἀ tout venant εἰς ἕνα ἕκαστον, εἰς τὸν προστυχόντα. Ne vous déplaie μὴ πρὸς κακοφανισμόν σας. La raison du plus fort τὸ δίκαιον τοῦ ἰσχυροτέρου. Nous l'allons montrer θὰ τὸ ἀποδείξωμεν. Se désaltérait ἔπινεν. Ἀ jeun νῆστις. Cherchait aventure ἐζήτει εὐκαιρίαν λείας. Ne se mette pas en colère ἄς μὴ ὀργίζεταί.

ΣΕΛΙΣ 60. De moi tu médis μ' ἐκακολόγησες. Si je n'étais pas né ἀφοῦ δὲν εἶχον γεννηθῆ. Là-dessus τοῦτο εἰπών. Sans autre forme de procès ἄνευ ἄλλης διαδικασίας, ἄνευ ἄλλων διατυπώσεων. Va-t'en φύγε. Chétif insecte ἀγρεῖον ἔντομον. Excrément de la terre περίτριμμα τῆς γῆς. Me fasse peur ni me soucie μὲ φοβίξει· ἢ μὲ ἀνησυχεῖ. 'A ma fantaisie κατὰ τὸ δοκοῦν μοι. Il sonna la charge ἐσήμανεν, ἐσάλπισεν ἔφοδον. Le trompette ὁ σαλπικητής. Dans l'abord κατ' ἀρχάς.

ΣΕΛΙΣ 61. 'A l'environ εἰς τὰ πέριξ. 'A son faite εἰς τὸ ἔπακρον. Qu'il n'est ὅτι δὲν ὑπάρχει. Ne fasse son devoir δὲν ἐκπληροῖ τὸ καθήκον του, δὲν συντείνει. Qui n'en peut mais ὅστις δὲν πταίει διὰ τὰ γενόμενα. Sur les dents ἀπέκαμεν. Il y rencontre aussi sa fin συναντᾷ, εὗρισκε καὶ τὸν θάνατόν του. Les plus à craindre οἱ μᾶλλον ἐπίφοβοι. Tel a pu ἐκεῖνος ὅστις ἠδυνήθη. Qui périt ἐν τούτοις ἀπωλέσθη. Un coup de pied, de dent, de corne λάκτισμα, δαγκαματιά, κεράτισμα.

ΣΕΛΙΣ 62. Aucunes plaintes οὐδεμίαν αἰμωγήν. Un coche δημόσιος ἄμαξα. L'attelage τὸ ζεύγος τῶν ἵππων, οἱ ἵπποι. Était rendu εἶχεν ἀποκάμει. Qu'elle fait aller ὅτι κινεῖ. Chemine βαδίζει, προχωρεῖ. Elle s'en attribue τούτου ἀποδίδει εἰς ἑαυτήν. Un sergent de bataille ἀνώτερος ἀξιωματικὸς ἐπι-

φορτισμένος ἄλλοτε νὰ παρατάτῃ τὰ στρατεύματα κατὰ τὴν ἡμέραν τῆς μάχης. Il prenait bien son temps! εὗρηκε τὴν ὥραν!

ΣΕΛΙΣ 63. Ça a! Ils font les nécessaires πολυπραγμονοῦσιν, ἀναμιγνύονται εἰς ὅλα. Coussinet μικρὸν προσκεφάλαιον. Sans encombre ἄνευ ἀπευκαταίου. Court vêtue μὲ κοντὰ φορέματα. Ainsi trousseée οὕτω συγυρισμένη. Triple couvée τριπλὴν νεοσιάν. Pour avoir ὥστε ν' ἀγοράσω. l'eu de son ὀλίγον πῖτυρον. De l'argent bel et bon πολλὰ χρήματα. Vu le prix dont il est ἀφοῦ τόσην ἀξίαν ἔχει· (ὁ χαίρος).

ΣΕΛΙΣ 64. Adieu veau χαῖρε μίσχε. La dame de ces biens ἡ κυρία τῶν ὑπαρχόντων τούτων. D'un œil marri μὲ βλέμμα περιλυπόν. Farce εἶδος κωμωδίας λαϊκῆς τοῦ 14ου καὶ 15ου αἰῶνος.

ΣΕΛΙΣ 65. Par un travers ἐξ ἰδιοτροπίας. D'un être plus grand ἐνὸς ἀνθρώπου μεγαλειτέρου τὴν ἡλικίαν. La rend τὸν ἀνταποδίδει. Se voit menacé de même βλέπει ἑαυτὸ ἀπειλούμενον (ὑπὸ τῆς εἰκόνας του) ὁμοίως. Marmot παιδάριον. S'en vient φθάνει εἰς τὸ σημεῖον, καταντᾷ.

ΣΕΛΙΣ 66. Il se fait mal aux mains πληγώνει τὰς χεῖράς του. Tarit ses pleurs ἀπομάσσει τὰ δάκρυά του. N'as-tu pas commencé... πρῶτος σὺ δὲν ἤρχισες μορφαζών. Ici ἐνταῦθα, ἐν τῷ κατόπρω. Nous sont rendus μᾶς

ἀναποδίδονται. Le grillon ὁ γρύλλος. L'insecte ailé τὸ περωτὸν ἔντομον, ἡ πεταλοῦδα. Petit-maitre κομψευομένη. Dame Nature ἡ κυρία Φύσις. Nul ne prend garde à moi οὐδείς προσέχει εἰς ἐμέ. Autant vaudrait n'exister pas εἶναι τὸ ἴδιον ὡς νὰ μὴ ὑπῆρχον. Courants après διώκοντα, ἀντὶ courant.

ΣΕΛΙΣ 67. Ils ont tous envie ὅλα ποθοῦσιν. Il ne fallait pas tant d'efforts δὲν ἐχρειάζοντο τόσοι ἀγῶνες. Il en coûte trop cher στοιχίζει πολὺ ἀκριβῶς. Coulaient en paix leurs jours διήρχοντο ἐν ἡσυχίᾳ τὸν βίον των. Ermitage ἐρημιτῆριον, ἐρημικὴ κατοικία. Devant leurs tisons πρὸ τῆς ἐστίας των. Ils préchaient ἐδίδασκον. Qu'ils procurent ἦν προσπορίζουσιν (ὕποκείμενα la vertu, la sagesse· λάθος διαφυγὸν τὸν ποιητὴν, ὅστις ἠδύνατο νὰ εἴπῃ qu'elles donnent). Né φύσει.

ΣΕΛΙΣ 68. Rollin Γάλλος συγγραφεὺς (1661-1741)· ἔγραψε, πλὴν ἄλλων ἔργων, ἀρχαίαν ἱστορίαν καὶ νεωτέραν ἱστορίαν. Les hauts faits τὰ ἀνδραγαθήματα. D'avoir pu parvenir ὅτι ἠδυνήθη νὰ κατορθώσῃ. Et voilà le cadet pleurant ἀμέσως ὁ νεώτερος ἤρχισε νὰ κλαίῃ. Le compère Thomas ὁ κύριος Θ. De Louis pleine πλῆρες λουδοβικέων, ἀρχ. νόμισμα ἀξίας 24 φρ. Pour nous la bonne aubaine! τί εὐρημα δι' ἡμᾶς! C'est différent τὸ πρᾶγμα διαφέρει.

ΣΕΛΙΣ 69. Ne souffle plus δὲν λέγει γρύ. Toi c'est autre chose σύ, διαφέρει. Le taillis ἡ λόγμη. Prenez garde φυλαχθῆτε, προσέξαιτε. Côtéyez moins le bord μὴ πλησιάζετε τόσον πολὺ εἰς τὴν ὄχθην. La ligne meurtrière τὴν φονικὴν ὄρμιάν. L'épervier εἶδος δικτύου, ἀμφίβληστρον. De Seine τοῦ Σηκουάνα. A gros bouillons παφλάζον. Carpe radoteuse ξαναμωραμμένη κυπρίνη.

ΣΕΛΙΣ 70. Pour que l'eau se retire ἵν' ἀποσυρθῇ τὸ ὕδωρ. De peur d'accident ἐκ φόβου μήπως σᾶς συμβῇ δυστύχημα. Domaine κτήμα. D lit ἐκ τῆς κώπης. Ils furent ris et frits συνελήφθησαν καὶ ἐτηγανίσθησαν. Je le sais trop τὸ γνωρίζω πάρα πολὺ καλά. De sa sphère ἐκ τῆς σφαιρας του, ἐκ τοῦ κύκλου του.

ΣΕΛΙΣ 71. Le meunier sans-souci ὁ ἄφροντις, ὁ ἀμέριμνος μωλωθρός. Sur le riant coteau ἐπὶ τῆς τερπνῆς κλιτύος. D'y vivre au jour le jour νὰ ζῆ ἐκεῖ μεροδουλι μεροφάγι. Fort bien achalandé ἔχων πολλοὺς πελάτας. Des hameaux ἐκ τῶν χωριδίων. D'un favorable augure εὐδαίμων. Des dogmes d'Épicure τῶν δογμάτων τοῦ Ἐπικούρου.

ΣΕΛΙΣ 72. Il lorgna ἐπωφθαλμίαςε. Le chétif enclos ὁ πενιχρὸς περίβολος. Renoncer à la vue νὰ χάσῃ τὴν θέαν. Fit venir ἐκάλεσε. D'un ton important μὲ σοβαρὸν ὕφος. Il nous faut μᾶς χρειά-

Ζεταί. Que la Prusse... ὅσον καὶ ἡ Πρωσσία ἀνήκει εἰς τὸν βασιλέα. Et prends-y garde καὶ πρόσεξε. Il mande καλεῖ. Ce fut peine inutile ὅλα εἰς μάτην. Y vient de naitre ἐσχάτως ἐγεννήθη ἐκεῖ. Potsdam (προφέρεται ποσε-δამ) πόλις τῆς Πρωσσίας, ἐνθα τὰ θερινὰ ἀνάκτορα. Tranchant ἀπότομος. Vous en passer νὰ κάμετε χωρεῖς αὐτὸν, νὰ παραιτηθῆτε αὐτοῦ. Je suis bon de vouloir εἶμαι ἀφελῆς, εὐήθης, θέλων.

ΣΕΛΙΣ 73. J'aime fort ta réplique μ' ἀρέσει πολὺ ἡ ἀπάντησίς σου. Maintes fois πολλάκις. A peine sur le trône μόλις ἀνάθας εἰς τὸν θρόνον.

ΣΕΛΙΣ 74. Vous criez victoire ἀλαλάζεις νίκην. Vous prenez sa plainte ἐκλαμβάνεις τὸν θρήνον του. L'assiège τὸ πολιορκεῖ. Tout au long ἐκτάδην. Pour qu'il ne vous vit pas διὰ νὰ μὴ σέ ἴδῃ. Qu'il se prit au piège νὰ συλληφθῆ εἰς τὴν παγίδα. Tout en l'emprisonnant ἐνὸς συγχρόνως τὸ φυλάκιζεις. Meurtrir κτυπῶν, πληγῶνον.

ΣΕΛΙΣ 75. De mugnets δι' ἀνθεμίδων. Remplit ἐκπληροῖ. Dans l'espace εἰς τὸ κενόν. De mousse frère ἐκ λεπτοῦ βρύου. Là-haut ἐκεῖ ἐπάνω, εἰς τὴν φωλεάν. Leur duvet τὸ πτίλον των. Il émiette διανέμει κατὰ ψιχία. Ne recevant pas μὴ λαμβάνουσα.

ΣΕΛΙΣ 76. Malgré son amour... παρὰ τὴν ἀγάπην της καὶ τὴν σκέπην τῆς πτέρυγός της. Respirez μυρίζετε.

ΣΕΛΙΣ 77. Ce que l'on cueille ὅ,τι ὀρέπει τις. S'effeuille φυλλορροεῖ. Cheminer βαδίζοντα.

ΣΕΛΙΣ 78. Bonne-m'en δός

μοι ἐξ αὐτοῦ. Je m'en vais πηγαίνω. Rappporter, c'est pire τὸ καταδίδω εἶναι χειρότερον. Je t'en veux εἶμαι δυσηρεστημένη ἐναντίον σου. Je m'en doute bien τὸ ὑποπτεύω. Tout lâche δέlateur πάντα φαῦλον καταδότην. Je te vois trop naïf... βλέπω ὅτι εἶσαι πάρα πολὺ ἀθῶος ὥστε νὰ μὴ εἶσαι... A moins que ce ne soit ἐκτὸς μόνον. Par extraordinaire παρὰ τὸ σύνθηες, ἐκτάκτως.

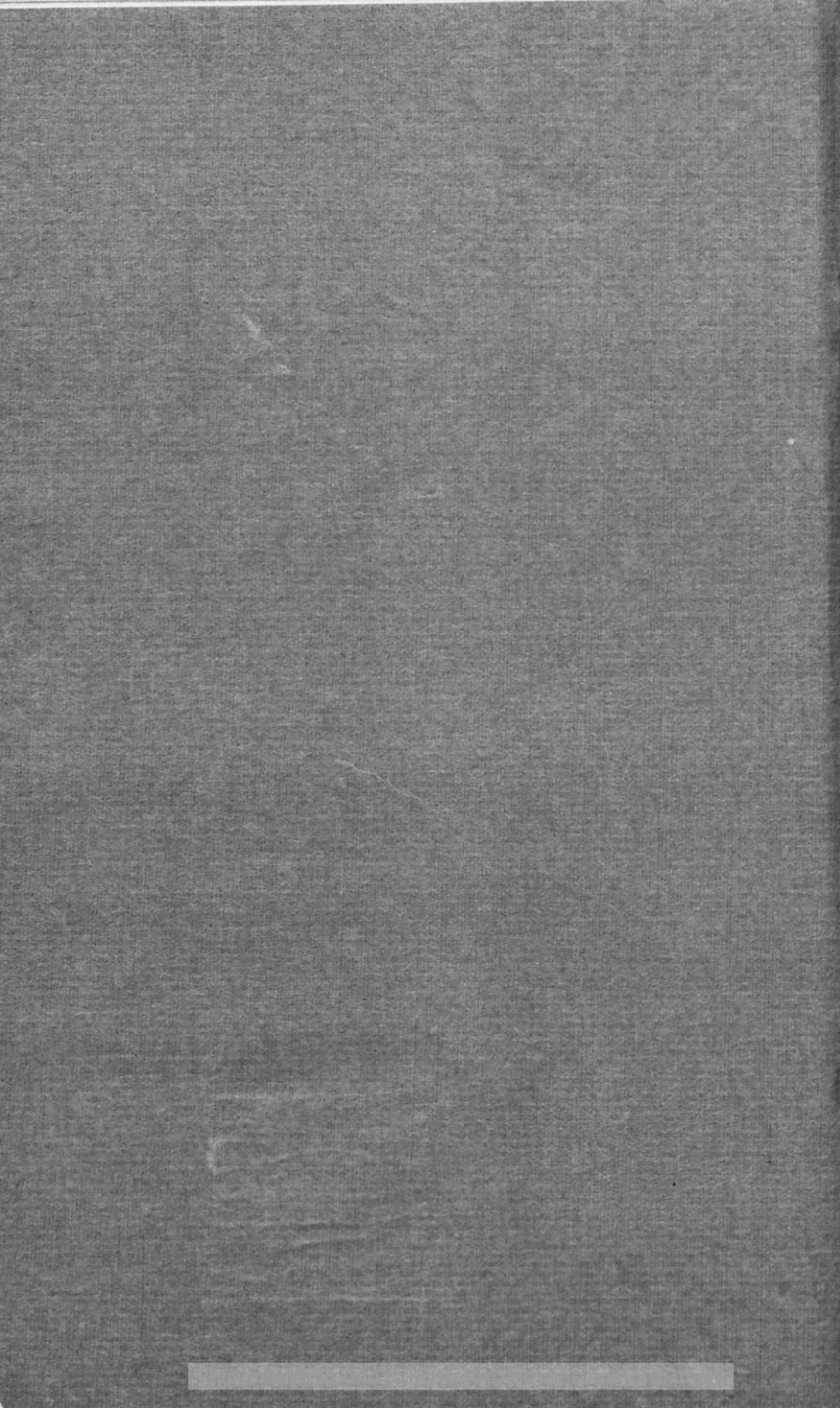
ΣΕΛΙΣ 79. Sans un transport de rage ἐν παραφορᾷ ὀργῆς. Au secours! βοήθεια! Fait Marcel λέγει ὁ Μ. Je me figure νομίζω, πιστεύω. Qui saura m'expliquer ὅστις θὰ δυναθῆ νὰ μ' ἐξηγήσῃ. C'est fort εἶναι πολὺ γονδρόν. Le Remords ἡ τύψις τοῦ συνειδότος. Mit au monde ἔτεκεν. Un monstre à faire peur τέρας ἐμπνέον τρόμον. Impossible μεγίστη, ἀπερίγραπτος. Un butor ἐρωδιός ὁ ἀστερίας. Prenant conseil de sa tendresse συμβουλευθεῖσα τὴν στοργὴν της. Son avorton τὸ ἐκτρομᾶ της. En somme τέλος πάντων, ἐν ἐνὶ λόγῳ. Faisant rentrer κάμνουσαι νὰ κρυθῆ.

ΣΕΛΙΣ 80. Recherchés περιζήτητοι. Deux chevaux de labour δύο ἵπποι ἀροτῆρες. Allongé ἐξηλωμένος. Médor ὄνομα κύνος. Se rendort ξανακοιμᾶται. Est-il heureux! τί εὐτυχῆς ποῦ εἶναι! Au frais εἰς τὴν ἄροσιάν. Dit-on ὡς λέγουσι. Peiner νὰ μογθῶμεν. A deux καὶ οἱ δύο ἡμοῦ. En est moins dur εἶναι ὀλιγώτερον ἐπαγθῆς ὡς ἐκ τούτου. Chien de garde φύλαξ κύων. Comme un linceul ὡς σάβανον. Tout s'en bien-être ὅλη ἡ εὐζωία του. Vaut mieux εἶναι προτιμότερον.

ΚΟΜΜΑΤΙ

Ο Ο ΗΛΙΟΣ ΤΩ ΜΕΣΟΝΟΚΤΗ

ΚΟΜΜΑΤΙ.



ΠΩΛΟΥΝΤΑΙ

ΕΝ ΤΩ ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΩ ΤΗΣ "ΕΣΤΙΑΣ,"

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ—ΟΔΟΣ ΣΤΑΔΙΟΥ 44

- Εξομολογήσει*
- ΒΕΝΙΕΡΗ ΜΙΧ. Garmina Q. Horatii Flacci** βιβλίον 1-2 μεθ' ἑρμηνευτ. σχολίων κατὰ τὰς ἀρίστας ἐκδόσεις..... Δρ. 2. — **Όρατίου** τεύχος β' περιέχον τὰ βιβλία 3-4 μεθ' ἑρμηνευτικῶν σχολίων κατὰ τὰς ἀρίστας ἐκδόσεις..... 1.5
- ΖΑΓΓΟΓΙΑΝΝΗ Δ. Ἀρχαῖοι Ἕλληνες Λυρικοί**, κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθέντες μετὰ μαθητικῶν ὑπομνημάτων πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Γ' καὶ Δ' τάξεως τῶν Γυμνασίων. Ἐκδ. Γ'..... Δρ. 1.2
- ΘΟΙΒΙΔΟΠΟΥΛΟΥ Γ. Πλουτάρχου περὶ Παιδῶν ἀγωγῆς** μετὰ σχολίων..... Δρ. 1.3
- ΚΑΦΙΡΗ Γ. Π. Ούεργιλίου Μάρωνος Αἰνειάδος** βιβλίον Α'. μετ' εἰσαγωγῆς καὶ ποικίλων σημειώσεων..... 1.5
- ΚΟΣΜΑ ΚΥΡ. Ἡρόδοτος** κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθεὶς μετὰ σημειώσεων, σχεδίων μαχῶν καὶ γεωγραφικοῦ πίνακος πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Α' τάξεως τῶν Γυμνασίων. Ἐκτυπωθεὶς ἐπὶ ἀρίστου χαρτοῦ μετὰ πάσης τυπογραφικῆς φιλοκαλίας..... Δρ. 2.3
- **Ξενοφῶντος Ἑλληνικά** κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθέντα μετὰ σημειώσεων, σχεδίου μαχῶν καὶ γεωγραφικοῦ πίνακος πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Α' τάξεως τῶν Γυμνασίων.....* Δρ. 2.6
- **Λυδίου λόγοι** κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθέντες, μετ' εἰσαγωγικῶν σημειώσεων καὶ ἀναλύσεων, πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῶν Γυμνασίων. Δρ. 2. —
- ΚΥΠΡΙΟΥ ΘΕΟΔ. Γαλλ. Χρηστομάθεια**, συντεταγμένη συνὸδῶ τῷ τελευταίῳ προγράμματι τοῦ ὑπουργείου τῆς Δημοσίας Ἐκπαιδεύσεως. Τομος Α' διὰ τὴν Α' τάξιν τοῦ Γυμνασίου..... Δρ. 1.5
- **Γαλλ. Χρηστομάθεια**, διὰ τὴν Β' τάξιν τοῦ Γυμνασίου.. Δρ. 1.5
- **Γαλλ. Χρηστομάθεια**, διὰ τὴν Γ' τάξιν τοῦ Γυμνασίου.. Δρ. 1.5
- **Γαλλ. Χρηστομάθεια**, διὰ τὴν Δ' τάξιν τοῦ Γυμνασίου.. Δρ. 1.5
- ΛΟΥΜΑΚΗ Κ. Πλάτωνος Γοργίας**. Ἐκδόσις προσηρμοσμένη ταῖς χρειαῖς τῶν μαθητῶν, μετὰ σχολίων..... Δρ. 2.5
- ΜΠΑΞΕΒΑΝΑΚΙ ΝΙΚ. Ἕλληνες Λυρικοί** κατ' ἐκλογὴν μετὰ παντοίων ἑρμηνευτικῶν σχολίων, ἐνὸς ὑποδείγματος ἀναγνώσεως καὶ μετρικοῦ παραρτήματος. Ἐκδ. Β' τελειοτέρα..... Δρ. 2.5
- ΜΠΟΥΚΟΥΒΑΛΑ Γ. Εὐριπίδου Μήδεια** καὶ Ἰππόλυτος μετὰ φρασῆς καὶ διασκευῆ μετ' εἰσαγωγῆς. Φιλοκάλως καὶ ἐπὶ χαρτοῦ ἀρίστου ἐκτυπωθεῖσα..... Δρ. 2. —
- ΠΑΠΑΧΑΤΖΗ ΕΥΑΓ. Ξενοφῶντος ἀπομνημονεύματα** μετ' εἰσαγωγῆς παρατηρήσεων, συνθήκης τῶν λέξεων καὶ μεταφράσεως εἰς τὴν καθωμιλημένην..... Δρ. 2. —
- ΡΑΓΚΑΒΗ ΑΛΕΞ. Σοφοκλέους Ἀντιγόνη**, μεταφρασεῖσα εἰς τὴν νεοελληνικὴν..... Δρ. 0.50
- ΧΑΤΖΗΜΜΑΝΟΥΗΛ Δ. Lhomond Urbis Romae Viri illustres**. Ἐκδοθέντα μετὰ σημειώσεων..... Δρ. 2.50